





LEXIQUE  
DE MES VILLES INTIMES

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Mon Europe*, avec Andrzej Stasiuk (2004)

*Moscoviada* (2007)

*Douze cercles* (2009)

*Perversion* (2015)

YURI ANDRUKHOVYCH

LEXIQUE  
DE MES VILLES INTIMES

Guide de géopoétique  
et de cosmopolitique

Traduit de l'ukrainien  
par Iryna Dmytrychyn

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La version originale ukrainienne de *Lexique de mes villes intimes* comporte 111 villes. L'édition française présente 44 portraits de villes, choisies en collaboration avec l'auteur et la traductrice Iryna Dmytrychyn.

Titre original : *Лексикон інтимних міст*

L'édition ukrainienne originale a été publiée en 2011  
par Meridian Czernowitz, à Tchernivtsi

Copyright © Yuri Andrukhovych, 2011, 2016

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc,  
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-674-0

## Sommaire

Avant-propos en guise de mode d'emploi.....	11
Aarau, 2006 .....	21
Anvers, 2006.....	23
Bâle, 2005.....	25
Berlin, 1993-2009.....	28
Berne, 2004.....	48
Bucarest, 2003.....	50
Centralia, 2001.....	53
Detroit, 2000 .....	55
Drohobytch, 2007.....	62
Essen, 2005.....	70
Francfort-sur-l'Oder, 2004 .....	74
Genève, 2007.....	76
Graz, 2003, 2006.....	79
Guadalajara, 2008.....	85
Haïssyn, 1984 .....	98
Iziaslav, 1984 .....	101
Jüterbog, 2003.....	105
Kharkiv, 1995, 1997.....	110
Kyiv, 1972, plus tous les treize ans.....	114
Lausanne, 2004.....	146
Leningrad, 1981.....	152
Lviv, toujours.....	158
Minsk, 2000 .....	187
Moscou, 1989-1991 .....	189

New York, 1998.....	210
Novi Sad, 2002, 2014.....	233
Odessa, 1994 .....	236
Oujhorod, 1965 (?) .....	239
Paris, 1999 .....	241
Prague, 1968, 1970 .....	250
Quedlinbourg, 2009 .....	269
Riga, 1981.....	272
Strasbourg, 2004.....	276
Tchernivtsi, 1983 et par la suite.....	280
Toronto, 1998 .....	287
Urbino, 2004.....	302
Varsovie, 1989 et plus tard .....	304
Venise, 1992, 2001.....	316
Wrocław, 2002, 2003, 2005, 2006, 2008.....	331
X, 1970-1986 .....	335
Yalta, 1966 .....	348
Zoloty Potik, 2007.....	350
Zoug, 2006.....	355
Zurich, 2004.....	359



L'auteur s'est tellement égaré dans les chemins de traverse entre le réel et l'imaginaire qu'il prend le parti de prévenir que tous les protagonistes sont le fruit de son imagination, de même que toutes les histoires, les situations et, d'ailleurs, les villes de ce livre.

А – Б – В – Г – Г – Д – Е – Ё – Ж – З – И  
І – Ї – Й – К – Л – М – Н – О – П – Р  
С – Т – У – Ф – Х – Ц – Ч – Ш  
Щ – Ъ – Ю – Я

## AVANT-PROPOS

### en guise de MODE D'EMPLOI

Ce que vous voyez sur la page de gauche est un alphabet ukrainien. Il compte trente-trois lettres. Je tiens à attirer d'emblée votre attention sur une certaine inégalité entre elles. Il y en a, disons, des populaires, d'autres d'un usage moyennement fréquent, et des laissées-pour-compte. Cette inégalité est particulièrement manifeste lorsqu'il s'agit du début des mots, autrement dit des premières lettres. La trente et unième lettre – Ъ – est à cet égard une véritable exclue. On l'appelle « le signe mou ».

En outre, l'alphabet ukrainien possède deux lettres tout à fait uniques que vous ne trouverez dans aucun autre alphabet cyrillique, celles que Malkovytsch appelle « le petit croissant » et « la petite bougie », respectivement Є et І<sup>1</sup>. Elles sont fort utiles pour la transcription de certains noms étrangers, ce qui est une opportunité non négligeable.

Je vais me répéter en citant mes propres notes rédigées à l'occasion de la présentation du livre d'un autre auteur<sup>2</sup>. Je suis conscient que l'autocitation ne fait guère honneur à celui qui la pratique, mais je n'ai pas à ce jour trouvé de meilleure formulation sur ce sujet. Donc : « De tous les systèmes de coordonnées possibles, l'alphabet est le plus proche des écrivains. Une personne qui de par sa nature voit le monde avant tout décrit

---

1. Ivan Malkovytsch est un poète et éditeur ukrainien. Dans le poème évoqué, « Les vœux d'un maître de campagne », écrit en 1985, un maître d'école demande aux enfants de protéger deux lettres de l'alphabet dont la fragilité symbolise les menaces qui pèsent sur la langue ukrainienne. (*Note de la traductrice.*)

2. Il s'agit de l'édition ukrainienne de l'*Abécédaire* de Czesław Miłosz : *Abetka*, Kharkiv, Treant, 2010. (*Sauf mention contraire, les notes sont de l'auteur.*)

avec des mots composés de lettres, trouve dans l'alphabet son appui le plus sûr, si ce n'est l'unique. L'ordre d'agencement des signes, le seul possible, confère à ces derniers le poids des symboles. L'alphabet est une réalité pleine et entière. Elle ne trahira pas et ne changera pas. Partant, on peut entrer dans sa danse. Tout ce qui forme le texte de notre vie commence par les abc et les abécédaire, ces prolongements enfantins des alphabets. Dans l'idéal, il ne s'agit pas que du commencement, mais aussi de la fin. »

L'alphabet est implacable. Je me souviens du jour à l'école où une professeure de physique avait attiré notre attention sur le caractère implacable du temps : « Personne ne peut soudoyer le temps. » Dans une certaine mesure, il en va de même de l'alphabet. C'est une réalité qui ne se discute pas. L'alphabet établit l'enchaînement et, dès lors, l'ordre, la loi interne (et externe) de l'univers de l'écriture. Cette faculté préside avant tout à la création des encyclopédies et des dictionnaires.

Pourquoi eux en particulier ?

Premièrement parce qu'ils prétendent, sinon à l'universalité, du moins à l'exhaustivité. L'alphabet est une armature immuable dont le remplissage complet témoigne précisément de la possibilité d'accéder à cette exhaustivité.

Deuxièmement, aussi bien les encyclopédies que les dictionnaires constituent une tentative de systématiser le monde au moins dans un domaine. L'alphabet est précisément une base élémentaire des signes qui a été systématisée<sup>3</sup>.

Troisièmement, ils accumulent les connaissances, transcrites sous forme de texte et formulées avant tout par des jugements, constitués avant tout de notions, exprimées avant tout en mots qui, sous forme écrite, sont composés avant tout de lettres. Ainsi, la lettre s'avère être une unité de base (une particule élémentaire, un « atome ») de marquage de connaissance.

\*

Ce livre aurait dû être une encyclopédie. Bien évidemment, une encyclopédie individuelle, d'auteur, écrite par une seule personne. Donc, *grosso modo*, une « encyclopédie ».

---

3. D'ailleurs, en polonais, le mot « *elementarz* » désigne un abécédaire.

Les encyclopédies tendent à être fondamentales. Toute tentative de décrire le monde par les interprétations des concepts relève d'un maximalisme qui confine au désespoir. Parfois à l'absurde, comme ce fut le cas de la première encyclopédie polonaise de Benedykt Chmielowski (1745-1746), parue sous le titre éloquent de *Nowe Ateny* (*La Nouvelle Athènes*) où, sous l'entrée CHEVAL, est proposée la définition la plus éclairante et, à sa manière, la plus exhaustive : « Chacun voit à quoi ressemble un CHEVAL. »

L'auteur de *La Nouvelle Athènes* trouvait que c'était suffisant. Du reste, il avait raison, puisque son encyclopédie était la première, du moins dans l'écoumène polonais. Sa description et son interprétation resteront pour l'éternité.

Toutefois, l'objectif des encyclopédies n'est pas tant de décrire ou d'expliquer que d'actualiser ce qui a été décrit ou expliqué auparavant. Car il est bien connu qu'elles ont beau prétendre à l'exhaustivité, elles ne sont déjà plus à jour au moment de leur parution.

Jusqu'à présent, je me suis livré à deux reprises à des tentatives encyclopédiques.

La première était un projet particulier intitulé « Glossaire », réalisé pour *Tchetver*<sup>4</sup>, un magazine des textes et des opinions. La dénomination même de « Glossaire » ne figure nulle part, ce qui laisse à penser que le choix de cet intitulé est postérieur à la parution. Le « Glossaire » a été constitué essentiellement à la fin de l'année 1991, dans l'atmosphère d'une rupture historique majeure, ou plus exactement de son pressentiment persistant : j'ai donc qualifié ce projet dans *Le Secret*<sup>5</sup> d'« une des encyclopédies de la fin ». Puisque le « Glossaire » était composé par Izdryk<sup>6</sup> et moi-même, nous avons rédigé la plupart des gloses. Nous avons également convié d'autres auteurs : c'était les premiers jours du groupe qui prit plus tard le nom de « Phénomène de Stanislav ». Au début, à l'instar de tous les encyclopédistes, nous avons établi la liste des mots-notions que

---

4. « Jeudi » en ukrainien. (N.d.T.)

5. Roman autobiographique de Yuri Andrukhovych paru en 2007. (N.d.T.)

6. Yuri Izdryk est un poète et prosateur ukrainien, fondateur du magazine *Tchetver* et représentant avec Yuri Andrukhovych, Taras Prokhasko et Volodymyr Yechkilev du « Phénomène de Stanislav » : un groupe d'écrivains et de peintres marqué par le discours postmoderne. (N.d.T.)

nous voulions expliquer à la veille de la fin. Parmi eux dominaient les mots que personne, comme Chmielowski avec son cheval en son temps, ne semblait plus vouloir expliquer : Dieu, Vin, Eau, Arbre, Diable, Femme, Ville, Oiseau, Ukraine. Avec le temps, toute cette ironie involontaire de l'intitulé remontera à la surface, puisque « Glossaire » signifie « dictionnaire expliquant les mots rares ou vieillis du texte ».

Ensuite, nous nous sommes partagé cette liste de mots rares ou vieillis et chacun a apporté au bout d'un certain temps son lot de textes, certains plus, d'autres moins. Nous sommes devenus un Collectif d'Auteurs, nous partageant le monde entre sept.

La deuxième tentative est le projet du milieu des années 1990 (édité pour la première fois en 1998) : *Le Retour des Démiurges*, ou *Petite Encyclopédie de la Littérature Ukrainienne Actuelle* (MUEAL en ukrainien). Comme on peut aisément le comprendre par le titre, cette encyclopédie, à la différence du *Glossaire* universel, devrait être classée parmi les encyclopédies thématiques. Son domaine était UAL, la littérature ukrainienne actuelle (LUA), décrite de manière extrêmement subjective, et, par moments, provocante, par le biais des noms des créateurs, des titres des revues et des éditeurs, des groupes et des cercles, mais aussi des tendances, modes ou, tout simplement, orientations, écoles et autres courants, ou encore, de manière plus intelligente et branchée à l'époque, par le biais des discours, c'est-à-dire les degrés de cohabitation réels et imaginaires de tout ce qui vient d'être énuméré.

Le rôle de mon coauteur Volodymyr Yechkilev a été déterminant dans le projet MUEAL. Les démiurges du titre sont aussi de lui, tout comme l'est leur retour, éminemment nietzschéen. J'étais plutôt un assistant paresseux, responsable du « Supplément chrestomathique », où j'ai rassemblé les extraits favoris ou du moins ceux que je jugeais les plus parlants de l'œuvre de cinquante-deux écrivains qui étaient alors actuels (et qui, Dieu merci, le sont encore aujourd'hui). Le principal bilan de l'apparition du MUEAL a été que beaucoup de personnes m'en ont voulu (presque tout le monde en voulait déjà à Yechkilev, disons, *a priori*).

Depuis, j'ai juré de ne plus jamais me mêler d'encyclopédies.

\*

En revanche, tel un Pavić<sup>7</sup> ou, plus loin de nous, un Pavma Berynda<sup>8</sup>, j'ai toujours couru après mon lexique.

À en juger par les explications proposées dans la plupart des sources, un lexique est dans les faits la même chose qu'un dictionnaire. Tout le monde l'affirme, excepté les Allemands, qui prétendent qu'il s'agit d'un « dictionnaire au sens large », d'un « guide ou un ouvrage de référence (*Nachschlagewerk*) pour un domaine précis ».

Dans une large mesure, le MUEAL susmentionné était quelque chose de cet ordre.

Mais supposons que ce livre s'avère lui aussi être quelque chose de semblable.

Dans ce cas, un domaine spécial s'y trouve d'autant plus spécial.

Comment appeler une autobiographie qui se surimpose à la géographie ? Une autogéographie ? Une autogéobiographie ? Cela paraît trop compliqué, comme une sorte de *Batrachomyomachia* hexamétrique indigeste. De plus, qu'est-ce qui vient en premier dans cette union entre « bio » et « géo », qu'est-ce qui se surimpose sur quoi au juste ?

Ce livre est une tentative de les vivre (« géo » et « bio ») comme une entité unique et infrangible. Autrement dit de les mélanger de telle manière qu'on ne puisse plus déceler où passe la limite, où finit l'un et où commence l'autre.

Pour ce faire, il faudrait réduire en miettes la biographie et décomposer sérieusement, par lieux, la géographie. Ai-je écrit « par lieux » ? C'est juste. Ce livre porte sur les villes qui sont devenues quelque chose de plus, elles sont devenues des Lieux, des lieux personnels, comme des zones érogènes et intimes. Des lieux situés sur les cartes comme des villes.

---

7. Milorad Pavić (1929-2009), écrivain serbe, auteur notamment du *Dictionnaire Khazar*. (N.d.T.)

8. Pavma Berynda (env. 1550-1632), moine orthodoxe, écrivain, poète, encyclopédiste, linguiste et lexicographe, est une personnalité importante dans le domaine de la culture et de l'édition en Galicie et en Ukraine au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Auteur d'un dictionnaire étymologique de slavon d'Église avec traduction et explication en ukrainien littéraire de l'époque, *Lexique slavo-ruthène ou étymologie des noms*, contenant environ 7 000 mots. (N.d.T.)

Car en réalité, tout commence par les cartes. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours eu ce penchant maniaque<sup>9</sup> à les scruter. Les cartes sont devenues pour moi ce que dans les époques plus romantiques on appelait habituellement « source d'inspiration ». Le plus passionnant était de s'imaginer être un point invisible se mouvant sur leur surface colorée : me voilà glissant sur leurs étendues, traversant les crêtes des montagnes ou flottant le long du courant des fils bleus des rivières. Le glissement sur la surface d'une carte s'appelle un voyage. Et chaque voyage est une aventure et une fiction.

Même si – à quoi bon cacher la vérité – je passais surtout du temps sur les cartes politiques. D'aucuns concluraient que j'étais déjà pris dans les filets de la géopolitique. Si ses flèches étaient vraiment empoisonnées, j'ai toujours un antidote sur moi : la géopoétique.

D'ailleurs, de quelle couleur est l'Ukraine sur les cartes politiques actuelles ? Depuis l'époque soviétique, je me souviens de la teinte rose vif de l'URSS. La Pologne, je crois, était vert salade. La Chine, bien évidemment, jaune, son amie la Roumanie aussi, mais à cause du maïs et de la mamaliga. La bonne vieille et verte Angleterre était en vert, l'Allemagne était marron : marron clair pour la RDA, foncé pour la RFA (essayez de prétendre après cela que la géographie n'a rien à voir avec la propagande !). Les États-Unis étaient du reste de la même couleur que la RFA. Le marron foncé est considéré, probablement à juste titre, comme la couleur la plus abjecte.

Je m'en souviens, car je regardais tout cela des heures entières, comme hypnotisé. Je suis certain que la France était lilas foncé. En revanche, je n'arrive absolument pas à me souvenir de quelles couleurs étaient représentées la Belgique et la Suisse.

Pour répondre à la question concernant la couleur actuelle de l'Ukraine, je jette un œil dans l'*Atlas du monde*, édité chez Cartographie en l'an 2004, pas si lointain. L'Ukraine y est en vert clair, c'est-à-dire de la même couleur que la Suède, la Chine, le Canada et l'Arabie Saoudite. Je n'en vois absolument pas la raison. C'est déjà bien que nous n'ayons pas la même

---

9. Peut-être connaissez-vous un autre adjectif, plus doux, qui dériverait de « manie » ?



couleur que la Russie. Cette dernière a hérité (sans doute en même temps que de ses avoirs à l'étranger) de la couleur rose de l'URSS.

Oui, les cartes sont tout pour moi. Et cependant, « malgré mon amour, je n'ai toujours pas appris à les utiliser de façon fonctionnelle : elles représentent pour moi plutôt un mélange fantasmé, un hybride de littérature et de peinture, de noms et de visions, et aucunement un moyen de trouver son chemin<sup>10</sup> ».

Ce livre est pareil : c'est un mélange, un hybride. Ne l'utilisez en aucun cas pour trouver le bon chemin ! Il vous aidera plutôt à vous perdre, à errer sur les sentiers oubliés, et peut-être qu'il vous amusera, tout en vous désorientant.

Mais je n'en suis pas responsable, avec ma tête plongée dans les cartes. La faute en revient à la dictature de l'alphabet.

\*

L'alphabet français est différent de l'alphabet ukrainien. Cette différence fondamentale – entre les alphabets cyrillique et latin – nous a presque propulsés dans deux civilisations différentes. Je rappelle cette réalité alphabétique uniquement dans le but de faire comprendre aux lecteurs francophones du *Lexique* le fait qu'il ne s'agit pas seulement d'une traduction. C'est un autre livre. Ses composantes sont parfois déplacées, son ordre initial a été altéré. Ou plutôt, son ordre a été créé de nouveau. C'est comme si on changeait l'ordre des chapitres dans un roman. Resterait-il le même ? Ou serait-ce un tout autre roman ?

Il existe plusieurs réponses pertinentes à cette question. Elles peuvent ne pas être identiques chez l'auteur et ses lecteurs.

\*

Il est grand temps, je crois, de présenter les chapitres de ce livre (les villes) dans l'ordre de leur apparition. Le voilà :

Aarau – Anvers – Bâle – Berlin – Berne – Bucarest – Centralia – Detroit – Drohobytch – Essen – Francfort-sur-l'Oder

---

10. Cité d'après mon essai *Atlas. Méditation* (2005).

– Genève – Graz – Guadalajara – Haïssyn – Iziaslav – Jüterbog  
– Kharkiv – Kyiv – Lausanne – Leningrad – Lviv – Minsk  
– Moscou – New York – Novi Sad – Odessa – Oujhorod – Paris  
– Prague – Quedlinbourg – Riga – Strasbourg – Tchernivtsi –  
Toronto – Urbino – Varsovie – Venise – Wrocław – X – Yalta  
– Zoloty Potik – Zoug – Zurich

Il y a en tout, comme vous l’avez remarqué, 44 villes. Et si vous vous demandez pourquoi précisément ce chiffre, je vous répondrai que ce n’est pas l’unique et, probablement, pas la dernière des possibilités. Ou bien que l’union des deux quatre représente à mes yeux l’incarnation de la perfection.

\*

Comme vous pouvez le voir, l’alphabet a mélangé les espaces et, *par endroits*, s’est franchement moqué des frontières. Par son caprice, Tchernivtsi voisine avec Strasbourg et Toronto, Detroit avec Drohobytch, Oujhorod avec Paris et Lausanne avec Minsk.

En même temps, l’alphabet a mélangé les époques. Il y en a tant d’exemples, que je n’en donnerai que les plus emblématiques : c’est à cause de lui qu’un chapitre datant de 2006 inaugure ce livre, alors que l’année 1965 ne surgit qu’à la vingt-huitième place. C’est comme vivre quarante ans de façon mosaïque. Très certainement, dans cet exemple, « quarante » signifie « innombrable », comme chez les anciens Hébreux.

Et cependant, parfois, la succession ci-dessus est extrêmement claire et justifiée : Kharkiv, Kyiv, Lviv forment une triade parfaitement logique, tout en rapprochant mutuellement l’Est et l’Ouest. Minsk et Moscou sont unis à jamais, alors que Haïssyn, Iziaslav et Jüterbog se sont alignés, à mon grand étonnement, dans une autre triade, celle de mes souvenirs du service militaire.

En lisant ce livre, vous remarquerez presque immédiatement la longueur inégale de ses chapitres (villes). Ce sont surtout les volumes des textes qui en témoignent : plus la ville était importante pour moi, plus j’ai eu envie d’en parler. Ce n’est pas toujours ni partout le cas et vous le sentirez immédiatement. Bien que, dans la plupart des cas, il en soit bien ainsi, inutile de mentir. Il y aura toutefois parmi vous ceux qui remarqueront

la présence nettement disproportionnée des villes culminantes (New York, Kyiv, Moscou, Lviv, Prague), qui sont toutes, à l'exception de Berlin et de Venise, plus près du milieu. Comme si la deuxième et dernière partie de ce roman caché n'était qu'un supplément inutile. D'où mon conseil : si on devait imaginer ce livre comme un roman, il serait alors plutôt un roman puzzle, un *modèle à rassembler*. En d'autres termes, un roman que l'on peut lire de différentes manières, en composant soi-même le modèle souhaité à partir de ses fragments.

Si tel est le cas, essayons de résister au diktat de l'alphabet. Et pour ce faire, imaginons tous les ordres dans lesquels on peut lire ce livre.

\*

Comment imaginer un lexique non soumis à l'ordre alphabétique ? Quelles sont les autres possibilités de lecture de cet ouvrage ? Je crains qu'elles ne soient trop nombreuses pour être énumérées. Peut-être pourrez-vous me venir en aide. En attendant, je vais me contenter d'énumérer les possibilités qui me viennent à l'esprit.

Par exemple, par années. Et si j'arrêtais de fracturer le temps et disposais tous les chapitres dans un ordre purement chronologique ? Dans ce cas, la première place reviendrait à Oujhorod (1965) et la dernière à Quedlinbourg (2009). Mais alors où mettre Kyiv (1972, plus tous les treize ans) ? Ou bien Lviv, qui date de « toujours » ? Avant le début ou après la fin ?

Et si on prenait en compte les pays ? D'abord, les villes ukrainiennes, ensuite, les polonaises, les allemandes et ainsi de suite, en avançant d'est en ouest. La dernière aurait été San Francisco, où même l'Occident s'arrête. Et il aurait fallu commencer un tel livre, par exemple, à Tokyo, où je ne suis jamais allé. La ville la plus orientale que j'ai vue est Moscou. Quel début cela aurait été !

On aurait pu aussi prendre en compte les tremblements de terre, les saisons, les paysages de montagne ou les plaines.

Les villes où j'ai vu des rêves.

Les villes où je n'ai rêvé de rien.

Les villes dont j'ai rêvé.

Les villes où je n'ai pas dormi.

Les villes qui ne dorment pas.

Les villes qui ne laissent pas dormir.

J'ai encore un conseil, le dernier : lisez ce livre comme vous voudrez, dans un ordre libre, en l'ouvrant à n'importe quelle page, à la fin, au début ou au milieu. Car il y va de la liberté, à proprement parler, qui est à vrai dire la raison pour laquelle j'ai écrit tout ce que vous trouverez dans ces pages.

**Annexe : les villes qui ne figurent pas dans ce livre  
(mais que j'aurais beaucoup aimé voir y figurer)**

Bagdad, Bombay, Buenos Aires, Boukhara, Vancouver, Marseille, Tbilissi, Trieste, Fergana, absolument une ou deux villes slovaques, Babylone, Carthage, Pompéi, Sodome, Gomorrhe...

## Aarau, 2006

Aarau s'étend le long de la rivière Aar. Ce qui signifie qu'Aarau est situé en Suisse centrale, dans le canton d'Argovie, non loin de la ville d'Aarbourg. Si Aarau figure dans ce livre, c'est bien en raison de ce fantastique double *a* alémanique. Ou peut-être est-il celte plutôt qu'alémanique. J'ouvre la bouche et je prononce « Aarau », prenant le soin d'allonger au maximum le plaisir de ce « aa ». Un jour, j'ai fait part de l'idée de ce livre à Walter Mossmann. Il m'a demandé : « Quelle ville fera l'ouverture ? » J'ai répondu : « Augsburg. » « Bien que je ne sache pas ce que je pourrais bien écrire à son sujet », ai-je aussitôt ajouté. Alors Walter m'a conseillé de commencer par la ville danoise d'Aarhus. « Ainsi, ton livre commencera par une ville avec un double "a", a dit Walter. – Mais je ne suis jamais allé là-bas. – Vas-y. » Cependant, je n'y suis pas allé, car j'ai vérifié la graphie et il s'est avéré que ce n'est pas Aarhus mais Århus, ce qui, en plus, est rendu dans notre langue par Orhus.

En revanche, Aarau est proche, une heure de train tout au plus. Mais pour cela il faut être déjà en Suisse et comprendre l'intelligence de son organisation – en termes ferroviaires. Comme faite exprès pour ceux qui peuvent se lancer en voyage à tout instant et sans réfléchir. Donc, nous avons pris, à brûle-pourpoint, le train depuis la ville de Zoug, canton de Zoug, sans trop réfléchir, et nous sommes allés jusqu'à la ville d'Aarau, canton d'Argovie.

Dans la ville d'Aarau se dressait un monument, et j'ai demandé à Pat d'en faire une photo. J'ai particulièrement aimé l'inscription : « HEINRICH ZSCHOKKE. 1771-1848. À l'écrivain, homme d'État et ami du peuple – la PATRIE. »

J'ai compris que nous n'étions pas venus pour rien. L'exemple de Heinrich Zschokke, qui m'était inconnu, s'est avéré déterminant. Désormais mon existence a un grand dessein : je deviendrai *écrivain, homme d'État et ami du peuple*. Seulement, la PATRIE m'en sera-t-elle reconnaissante ? M'érigera-t-elle un monument ? J'aimerais tellement !

## Anvers, 2006

Je n'arrive pas à me souvenir du nom de cette rue. Je suis certain qu'elle n'est pas loin de la principale gare ferroviaire d'Anvers-Central. Quoique, qu'est-ce que signifie « pas loin » ? Cela peut être cinq minutes de marche, comme vingt-cinq. Sur le plan de la ville, cette différence est significative. Il ne me reste qu'à me souvenir d'autres choses, sans plonger dans les méandres topographiques.

Donc, la rue. Je me souviens qu'elle n'était pas large mais qu'elle était quelque peu incurvée. D'aucuns diraient, non sans bon sens, qu'il s'agissait plutôt d'une ruelle. Les centres historiques de presque toutes les villes européennes sont constitués d'une toile arachnéenne non de rues mais de ruelles. La Flandre ne fait pas exception, bien au contraire, elle en est une preuve flagrante.

Donc, une ruelle. Elle était terriblement tortueuse, comme si elle avait été inventée par Bruno Schulz. L'espace d'un instant, Anvers m'a paru être Drohobytch, en plus propre, évidemment.

Seulement, Schulz écrivait au sujet des boutiques de cannelle, alors qu'ici il y avait des diamants. Boutiques, ateliers, officines, tout était dédié aux diamants. Dans cette rue, on traitait des diamants provenant du monde entier. Ils y étaient amassés, évalués, pesés, polis, taillés. Et probablement, de temps à autre, on les vendait. Le mot « diamant » est le premier qui vient à l'esprit lorsqu'on évoque Anvers. Et avec eux, les diamants et Anvers, il y a les hassidim. Si quelqu'un veut savoir à quoi ressemblait la population locale dans les vieux faubourgs de Kolomya, Bolekhiv et plus encore Drohobytch il y a une centaine d'années, qu'il se rende à Anvers, la capitale

européenne du diamant. Qu'il respire à pleins poumons la poussière de diamant dans cette ruelle des Crocodiles.

Ses habitants sont tout à fait comme ils devraient être : spécimens typés, orthodoxes, vêtus essentiellement de noir, avec des barbes et des papillotes, le plus souvent avec des feutres sur la tête, mais parfois on voit des kippas et même de grands chapeaux de fourrure, comme sortis tout droit d'ethno-atlas historiques ou de vieilles photographies sépia, comme s'ils débarquaient tout juste de Podolie, de Galicie, de Bucovine, des bourgades crasseuses de Volhynie, de Transcarpatie ou de Transylvanie, mais pas actuelles, telles qu'elles n'existent plus en vérité et dont il ne subsiste que des noms. Dans les noms des dynasties hassidiques d'Anvers résonne encore cette partie du monde : Pshevorsk, Satmar, Vizhnitz, Chortkov, Lubavitch.

Et ils sont tous assis sur des montagnes de diamants. Ils sont des milliers, et dans cette rue ils sont des dizaines.

Mais ils étaient tous du même côté, sur notre gauche.

Le long du côté droit il y avait les mêmes boutiques de diamants, des ateliers de taille et autres joalleries. Et à côté, se tenaient les Indiens. Car si les diamants à Anvers sont l'affaire des hassidim, ils sont aussi celle des Indiens.

Et cela formait un contraste saisissant : cette concurrence de magiciens exotiques, ces deux colonies, deux diasporas, deux civilisations, deux écoles millénaires de taille de la réalité, un duel diamantaire entre Yahvé et Shiva, Spinoza et Kabîr, le côté gauche et le côté droit de la rue, deux rives de l'éternité, des hassidim noirs, parfois noir et blanc, et des Jaïns à la peau de bronze hauts en couleur, portant des turbans encore plus colorés, Pshevorsk et le Gujarat, l'Europe orientale et l'Inde occidentale, la Galicie et Golkonda, deux hémisphères diamantaires du monde.

Car celui qui taille les diamants possède le monde, n'est-ce pas ?

Ne pouvaient rivaliser avec cette mégamétaphore que les SDF d'Anvers-Central. La nuit tombait et ils se regroupaient dans la salle principale, sous sa fantastique coupole convexe de cathédrale, ils se traînaient de tous les recoins pour une sorte de réunion, se saluaient bruyamment de leurs voix enrouées, allez savoir pourquoi uniquement en polonais.



## Bâle, 2005

Il existe des villes qui ont de la chance avec les rivières. J'aime Bâle surtout parce qu'elle est située sur le Rhein ou, en français, le Rhin.

Le Rhin prend sa source dans les Alpes suisses, quelque part du côté des Grisons où une partie de la population parle italien, et l'autre même le romanche. D'abord il coule jusqu'au lac de Constance, puis il s'obstine à faire semblant de vouloir couler en direction de l'ouest. Jusqu'à l'océan ? Et c'est justement à Bâle que le Rhin change radicalement ses intentions, comme s'il lui arrivait soudain quelque chose d'extraordinaire, comme une piqûre de taon et, se détournant résolument de l'ouest, il se dirige vers le nord. Ensuite, s'écoulant sur la plaine de la vieille Europe et s'élargissant de plus en plus, un millier de kilomètres plus loin, il rejoint la mer du Nord avec tous ses harengs. En supposant que la vitesse moyenne du courant soit, par exemple, de douze kilomètres à l'heure, alors les moutons que je regardais à travers la fenêtre de l'hôtel *Merian*, puis du pont du Milieu à Bâle, devaient atteindre la Hollande bénie environ quatre-vingts heures plus tard. Et si j'avais jeté dans les eaux du Rhin la bouteille que je venais de vider, environ quatre-vingts heures plus tard elle aurait été repêchée par des Hollandais inconnus qui auraient été terriblement heureux d'un pareil signe d'attention de ma part.

Je n'ai pas la moindre idée d'où viennent ces douze kilomètres à l'heure, et pourquoi un tel chiffre. Est-il possible que personne n'ait jamais mesuré la vitesse des rivières ? J'espère que la situation n'est pas aussi désespérée et que des scientifiques s'en préoccupent.

Et qu'est-ce qui me préoccupait, moi ?

Un des derniers jours de mai, de la hauteur du pont du Milieu, j'envoyais des salutations chaleureuses à la Hollande bénié et autour de moi s'épanouissait la Suisse bénié, le canton de Bâle. Et je me rappelais le parfum de liberté qui a enivré en son temps le plutôt sobre professeur Pleischner<sup>1</sup>. Cependant, cela s'est passé à Berne et non à Bâle. Et moi, j'étais ivre non de l'atmosphère, mais de l'eau-de-vie de poire d'une bouteille fraîchement vidée.

Et pourtant, depuis le pont, je ne regardais pas du côté hollandais, mais – comment dire ? – à contre-courant, à savoir non pas où mais d'où. Autrement dit, dans mon champ de vision, à droite se dressait la vieille ville, pas trop détaillée, mais richement couronnée des flèches de la cathédrale de briques roses. Sur ma gauche, la rive droite de Bâle, qui commençait derrière l'hôtel susmentionné, puis deux autres hôtels, et la promenade des quais. Au milieu, il y avait une traversée en bac, la Münster Fähre, avec des câbles (chez nous on l'aurait appelée « téléphérique ») : le bac glisse en travers de la rivière, accroché à un câble tendu entre les deux rives, pour ne pas trop dérailler. Pardon, s'éloigner. On glisse ainsi de la rive droite vers la rive gauche, et puis on monte l'escalier directement vers la cathédrale. La largeur du Rhin à Bâle, à l'œil, même rectifiée par l'eau-de-vie de poire, est de cent cinquante à deux cents mètres. Autrement dit, ce n'est pas encore un fleuve où rares sont les oiseaux qui volent jusqu'en son milieu<sup>2</sup>. La traversée du bac ne dure que quelques minutes, sept ou huit. Ou même quatre ou cinq ?

Cependant, il n'est pas question de la traversée, mais d'un autre pont, situé plus loin. Et sous ce pont, au beau milieu, flottait quelque chose de rouge vif. Un ballon ? C'était beau à voir, et cela se rapprochait. Un ballon fendait gracieusement les flots ?

---

1. Le professeur Pleischner est un personnage d'une série télévisée soviétique, *Dix-sept moments du printemps* (1973), d'après le roman éponyme de Julian Semenov, dont l'action se déroule à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le personnage central, un espion soviétique prénommé Stierlitz, envoie Pleischner en Suisse où celui-ci, enivré par la liberté, fait échouer l'opération par manque de vigilance. (N.d.T.)

2. Référence à Nicolas Gogol et à sa description du Dniepr dans les *Soirées du hameau près de Dikanka*. (N.d.T.)

En réalité, ce n'était pas un ballon, mais la tête d'une nageuse en bonnet rouge, et elle nageait au milieu du fleuve avec une régularité qui faisait envie : c'était de la brasse. Depuis combien de temps nageait-elle ? Combien de temps nagerait-elle encore ? Ne se sentait-elle pas seule, au milieu de l'eau printanière agitée ?

J'ai immédiatement imaginé comment vingt-quatre heures plus tôt elle était entrée dans un des affluents du Rhin, dans les Alpes encore enneigées, comment elle sautillait au milieu du ruisseau d'une pierre à l'autre, comment elle était parvenue à l'endroit où ses pieds ne touchaient plus le fond, comment elle s'était allongée sur ces courants glacés, comment elle avait flotté avec les eaux du Rhin et, sans diminuer le rythme mécanique de la brasse, traversé le lac de Constance d'est en ouest, et puis s'était glissée tel un saumon dans la mousse tonitruante des chutes et ainsi de suite, et ainsi de suite, d'abord à l'ouest, bousculant les truites et les brochets muets d'étonnement, et puis toujours plus au nord, passant sous les ponts de Strasbourg, de Mannheim, de Coblenze, de Mayence dont les rives abritent des colonies de rats d'eau, puis sous les falaises romantiques et les ruines culturelles au milieu de dragons, sirènes, elfes et mélusines, d'une principauté microscopique à une autre, entre des montagnes de schiste et des conglomérats chimiques, à travers Cologne, Düsseldorf et Duisbourg, comment elle continuerait à nager toujours plus haut en suivant la carte, toujours plus bas dans le courant, alors que le fleuve serait de plus en plus large, lent, ennuyeux, et la mer du Nord, de plus en plus proche.

## Berlin, 1993-2009

Berlin me fait penser à un journal. On a envie d'y prendre des notes. Mes jours à Berlin sont toujours comptés, même lorsqu'il y en a trois cent soixante-cinq, et c'est une autre motivation en faveur du journal. Trois cent soixante-cinq notes peuvent se transformer en un roman, avec un peu de chance. Mais même si ce n'est pas le cas, cela vaut la peine d'essayer. Avec Berlin, cela vaut la peine de tout tenter, c'est un lieu parfait pour les tentatives.

Ces notes doivent être gorgées d'amour et de reconnaissance, car je me sens particulièrement bien à Berlin. J'observe à Berlin des choses impossibles à observer dans aucune de mes autres villes : il est végétal et creux, il est truffé d'énormes lacunes qui peuvent toujours être remplies de quelque chose, mais le mieux serait de ne les remplir de rien, excepté de littérature. J'observe Berlin se faire submerger d'écrivains. Ils viennent du monde entier ; certains, atterris presque par hasard pour trois jours, ne le quittent plus jamais. Dans cette ville somme toute laide, où nonobstant la disgrâce il y a tant d'eau et d'arbres, on a soudain envie de croire qu'il y a une place pour soi.

Je n'ai jamais tenu de journal. Je ne l'ai pas plus fait à Berlin qu'à Lviv, Moscou ou Franyk<sup>1</sup>. Mais ce que j'ai écrit sur Berlin jusqu'à présent constitue malgré tout un journal. Ses dates sont floues, car insignifiantes. Par conséquent, il ne me reste plus qu'à mélanger les époques en toute liberté.

Voici quelques fragments de ces fuseaux horaires enroulés autour de Berlin.

---

1. Abréviation d'Ivano-Frankivsk, où vit l'auteur. (*N.d.T.*)

1. (... semble-t-il, septembre 2005...)

De mes fenêtres on aperçoit clairement le café *Dollinger*. Ainsi, à l'instant où j'écris ces lignes, alors qu'il fait complètement nuit, il s'illumine discrètement de l'intérieur et je peux observer la salle, les visiteurs, le glissement pesant des serveuses, la lueur des bougies sur les tables. Un sujet spécial de mes observations aurait pu être les baisers. Les gens qui se fixent des rendez-vous dans les cafés ont l'habitude de s'embrasser, au début et à la fin, lorsqu'ils se quittent. Ils s'embrassent à l'occidentale, deux fois de façon croisée. Lorsque je dis à l'occidentale, je ne compte pas les Suisses : ceux-là, comme les Slaves, s'embrassent trois fois. Quelqu'un peut-il m'expliquer pourquoi ? Les Suisses seraient-ils en matière de baisers des Slaves de l'Ouest ? Bon, d'accord, ce n'est pas le sujet.

Mes fenêtres et mon balcon se situent en face du café, alors que je vis au deuxième étage ; dès lors, j'observe *Dollinger* légèrement de biais et depuis le haut. Si on pouvait imaginer qu'il ne s'agissait pas d'un café mais d'un théâtre, je serais le spectateur du premier balcon. C'est sans doute le cas. Le café n'en est pas un, et je ne suis pas un voyeur.

Le quartier de Charlottenbourg était en son temps plutôt un quartier bohème de Berlin, plus précisément du secteur Ouest. Le café *Dollinger* que je vois constamment de mes fenêtres est en réalité le premier d'une suite d'établissements semblables : *Dollinger*, *Orange*, *Leonhardt*, *Lentz* (ce dernier étant on ne sait pourquoi le plus culte – on y pratique, dit-on, le culte du silence), derrière il y aurait un nouvel italien, qui en règle générale est en vérité albanais ou afghan.

Dans les années 1960, ce coin de Berlin-Ouest ne dormait jamais. Les cafés en question étaient ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, à côté d'un cinéma fonctionnant sans interruption. À trois heures du matin on pouvait aller voir un nouveau film, par exemple, un Antonioni, puis revenir au café. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une légende : en l'espace des trente-quarante dernières années, Charlottenbourg, et avec lui, Stutti, c'est-à-dire Stuttgarter Platz où j'habite, a non seulement vieilli, mais s'est sensiblement embourgeoisé, et donc plus personne ne traîne dans ses troquets jusqu'au petit matin. Ce serait déjà bien jusqu'à minuit... L'unique survivance des

habitudes révolutionnaires de 1968 est la tradition de servir les petits déjeuners jusqu'à dix-huit heures. Les gauchistes de l'université, épuisés par d'interminables discussions dionysiaques nocturnes sur le seul aménagement possible du monde, se reposaient traditionnellement ensuite jusqu'à tard dans l'après-midi.

Je n'ai jamais vu le propriétaire de mon appartement. On dit qu'il est quelque part en Afrique. Si je ne me trompe pas, il est économiste et, là je ne me trompe pas, d'obéissance marxiste. Sa bibliothèque contient non seulement les œuvres des pères fondateurs en quarante-trois volumes, mais aussi quelques éditions du *Capital* en langues étrangères, principalement romanes (français, espagnol, portugais), quelques biographies de Marx (Franz Mehring, Richard Friedenthal et d'autres), des écrits de Bebel, Boukharine, Lukács, *Introduction à l'étude de Marx, Engels et Lénine, L'Histoire du Komintern*, des logorrhées politico-économiques de toutes sortes qui ne me disent rien, mais aussi six volumes de Mao Tsé-Toung et le Coran, les deux en traduction allemande (*sic*). Je me demande ce que Mao pensait du Coran. Je me demande ce que le Prophète pensait de Mao.

En tout, des centaines de livres, albums et atlas (les derniers m'ont rendu particulièrement heureux, surtout le *Nouvel Atlas historique du monde* avec ses 600 cartes en couleurs et son glossaire de plus de 20 000 entrées).

Le propriétaire de l'appartement (ou peut-être son prédécesseur<sup>2</sup> ?), sans le moindre doute, est un soixante-huitard. *L'Obélisque noir* de Remarque n'est pas simplement lu, il déborde de marque-pages et de notes au crayon. Précisément, *L'Obélisque noir*. Ce roman était pour les Allemands ce que *Trois camarades* était pour les Soviétiques. Jorge Amado en original est on ne sait pour quelle raison éparpillé : chacun des quatre volumes est sur un rayon séparé. Un concept ? En outre, le propriétaire adore incontestablement la sociologie et l'anthropologie culturelle, il possède *La Méditerranée* de Fernand Braudel en trois volumes et *Histoire de la vie privée* en cinq. Étonnamment, je ne vois aucun livre de lui. Bien que je sois persuadé qu'il écrit, par exemple, sur la théorie des catastrophes. Économiques, s'entend.

---

2. C'était bien un prédécesseur, son père je crois.

Sa phonothèque est composée de quelques centaines de disques vinyles, bien qu'il n'y ait rien pour les écouter. Cette phonothèque ne peut pas ne pas comporter Bach, Stravinsky et Prokofiev. Bien évidemment, elle possède Janis Joplin et quelques-uns des premiers albums des Rolling Stones. Elle n'a pas de Beatles, mais a beaucoup de John Lennon, *Imagine* en premier lieu. Elle contient aussi un double album de Victor Jara, un chanteur communiste chilien assassiné par les hommes de Pinochet. Tout cela s'imbrique parfaitement, comme il se doit.

En outre, dans cet appartement il y a beaucoup de peinture africaine. Des scènes de rue témoignent qu'il s'agit d'un monde francophone-noir-musulman, Niger ou Mali, par exemple<sup>3</sup>. Dans une des pièces il y a une girafe en bois, en miniature, d'un mètre et demi environ, même si vu la hauteur du plafond, une vraie aurait pu parfaitement rentrer. Mais que ferais-je d'une vraie girafe dans un appartement ?

Il m'arrive de ne pas savoir quoi faire de cet énorme espace et je commence à y rouler à vélo : les quatre pièces sont disposées en enfilade, il y a de la place pour pédaler.

Il m'arrive de passer des heures à observer le café *Dollinger*, jusqu'à ce que la dernière bougie s'éteigne. C'est-à-dire, qu'on arrête de s'embrasser.

## 2. (... quelque chose comme décembre 1993...)

Nous sommes descendus du train de Kyiv à la gare de Berlin-Lichtenberg, une dizaine de personnes de souche ukrainienne, de soi-disant hôtes de la capitale. Je n'aime guère les délégations, surtout lorsqu'elles sont aussi maladroitement grandes, mais à l'époque je n'avais tout simplement pas le choix : le voyage à Berlin ne pouvait être que collectif, j'ai donc accepté. La composition du groupe semblait terriblement hétérogène : quelques anciens prisonniers politiques, quelques anciens écrivains non publiés, quelques fonctionnaires du SPU<sup>4</sup>, quelques jeunes. Je faisais partie des derniers.

---

3. Il s'est avéré par la suite qu'il s'agissait de la Guinée équatoriale.

4. SPU désigne l'Union des écrivains ukrainiens, un reliquat de l'époque soviétique. (*N.d.T.*)

Dès notre descente du train, nous nous sommes retrouvés entourés de punks aux crêtes à l'iroquoise flamboyantes et aux chiens ébouriffés. Nous étions une dizaine, tous des poètes ukrainiens. Certains en chapeaux de fourrure de lapin, car qu'est-ce qu'un poète devrait porter en décembre ? En un mot, on attirait l'attention. Tout seul je serais passé inaperçu, mais au sein de la délégation, même moi je me faisais remarquer.

Nous nous sommes donc retrouvés à l'épicentre de l'attention, et voilà que le poète Mykola Samiylenko, ancien combattant de l'UPA<sup>5</sup>, s'est mis à griller dans le passage souterrain une de nos cigarettes de partisans sans filtre. Et les punks ont rappliqué dare-dare à l'odeur. Ils voulaient qu'il leur offre le paquet, ce putain de cool de vieux avec son manteau de peau de mouton retourné et son chapeau de fourrure. Ils lui tendaient leurs propres cigarettes dans l'espoir d'un échange. Et le vieil homme ne faisait qu'écarquiller les yeux, perdu et désarmé, un poète de combat et de propagande, héros de la résistance, une résistance à lui tout seul. Surtout lorsque leur chien s'est jeté sur lui et a posé ses pattes avant sur sa poitrine, et que sa queue a failli se détacher à force de se balancer joyeusement. Mais le vieux monsieur avait son propre compte historique avec les chiens allemands, surtout de cette race. Par conséquent, cette manifestation d'amour canin l'a quelque peu tendu. Je lui suis venu en aide et nous avons réussi à passer à travers le barrage, au prix d'une demi-douzaine de cigarettes.

Par la suite, nous nous sommes retrouvés entre les mains des organisateurs allemands. Ils étaient quatre à nous accueillir : deux messieurs âgés, une dame et un jeune homme. Plusieurs années plus tard, j'écrirai un poème sur « au moins une femme », plus précisément sur le fait que toutes les beuveries entre hommes se terminent mal et que « il faudrait au moins une femme ». Mais ce poème viendra à la suite d'un tout autre épisode. Dans notre cas, la dame n'a non seulement pas sauvé la situation : elle l'a même sérieusement détériorée.

Dans le petit hôtel de Savigny Platz (il n'existe plus, remplacé par une boutique de chaussures ou quelque chose de ce genre), nos bonnes âmes ukrainiennes, les fonctionnaires du SPU, ont invité les Allemands dans leur chambre, afin de goûter

---

5. Armée insurrectionnelle ukrainienne. (*N.d.T.*)



un morceau de lard arrosé de horilka<sup>6</sup>. Ils reproduisaient ce qu'ils avaient fait pendant des décennies avec Moscou, y amenant du lard et de la vodka, moyennant quoi les Russes les publiaient en traduction, en fermant les yeux sur la qualité artistique. Mais, comme l'affirme mon ami Ip, que Dieu nous protège de la bonté ukrainienne et de la spiritualité russe ! Ici, à Berlin, dans un petit hôtel avec un gentil nom bourgeois (*Alpenland*), le rituel horilka-lard bien éprouvé a pris une direction totalement inattendue. Ayant absorbé deux ou trois verres, la Berlinoise nous a enjoint fermement de parler ouvertement de l'Histoire et de reconnaître la responsabilité ukrainienne pour Oświęcim (elle disait « Auschwitz » et les nôtres ne comprenaient rien et ne faisaient que me regarder bêtement). Ses collègues allemands ont réussi à grand-peine à éteindre le feu, lui lançant de temps en temps au visage un résolu « *Quatsch !* » C'est ce soir-là que j'ai entendu pour la première fois ce mot énergique. Ils ont tout de même réussi à quelque peu calmer leur amie, mais l'atmosphère a été gâchée et un arrière-goût est resté. À la fin, Mykola a fait goûter aux organisateurs les pommes de son jardin, une variété d'hiver, rouge et croquante, des arbres qu'il avait plantés lui-même, à son retour du Goulag.

Les Allemands mangeaient les pommes et souriaient avec reconnaissance.

Je me rappelle aussi comment dans les bus à deux niveaux sur le Ku'damm, les bonnes femmes berlinoises s'exclamaient : « *Russische Delegation !* », pointant leur doigt dans notre dos.

Et aussi comment un samedi après-midi, dans les environs du Zoo, un cortège d'automobiles passait en klaxonnant frénétiquement. « *Touretske vesillia* » – un mariage turc, ai-je expliqué aux autres Ukrainiens. Une mémé en chapeau qui passait par là, jetant un œil de notre côté, a confirmé en serbe : « *Turske veselje* » – une fête turque.

Enfin, je me souviens des grandes prostituées de Charlottenbourg, en cuissardes et un fouet à la main.

J'ai voulu venir à Berlin encore et encore. C'est ainsi que tout a commencé.

---

6. Il s'agit de *saló*, le lard de cochon, et de vodka ukrainienne. (*N.d.T.*)

### 3. (... à la frontière entre octobre et novembre 2005...)

Comme c'était beau au début !

C'était il y a seulement quinze ans, entre les deux décennies, une époque nommée plus tard de façon erronée et péremptoire « la fin de l'Histoire ».

Nous ne cessons de nous réjouir de la victoire prochaine du capitalisme. Nos médias, qui sous les coups de baguette magique de Gorbi devenaient de plus en plus libres, nous parlaient de plus en plus des avantages du capitalisme. Un horrible monstre il n'y a pas si longtemps, qui s'avérait être un beau prince. Nous étions subjugués par tous les attraits du marché avec la ferveur ardente des néophytes. Nous nous sommes transformés en enfants un peu bêtas qui se suivent à la queue leu leu en direction du chapiteau de la place du marché au son d'une musique mécanique. « Le marché, le marché, seulement le marché ! » répétait tout le monde, comme une incantation : les économistes, les philosophes et les poètes, même si personne (et en premier lieu, les économistes) ne comprenait vraiment la signification de ce mot.

Certains d'entre nous, ceux qui avaient pu se rendre en Occident plus tôt, parlaient de variété infinie de nourriture et de boissons et d'autres merveilles de la consommation. « Imagine, on te remercie quand tu achètes ! » annonçaient-ils, émus et la voix tremblante de larmes.

Le capitalisme avait l'air magnifique, rien à dire !

Ce n'est que plus tard qu'a commencé sa désespérante greffe sur le sol national : le choc sans thérapie, l'usurpation des biens, la dévaluation des économies, le chômage visible et invisible, la dégradation sociale avec lumpénisation et, comme antithèse, l'apparition de premiers gros matous, par la suite appelés avec déférence « les oligarques ».

Donc, c'est nous qui avons connu le capitalisme (et sauvage, à l'ancienne), alors que chez eux, c'était quelque chose de bien plus beau, une société libérale-post-industrielle (et socialement orientée qui plus est). Du moins l'appelle-t-on ainsi.

Il suffit de regarder attentivement les paysages et tout s'éclaire.

Je ne cherche pas les paysages, ce sont eux qui viennent à moi.

Hier, me rendant depuis Charlottenbourg chez des amis du côté de Pankow, j'ai fait une pause à Alexanderplatz. J'étais quelque peu fatigué par les SDF de la S-Bahn : à chaque arrêt leur nombre ne cessait de croître, à la Friedrichstrasse il y en a eu trois supplémentaires, certains étaient accompagnés d'énormes chiens et provoquaient la générosité des passagers. Quand on a un chien à ses côtés, l'opération devient plus juteuse : les gens ont tendance à donner pour les animaux. « Il faudrait toujours avoir un peu de monnaie dans la poche », ai-je gravé dans ma tête à l'avenir. Précisément, dans les poches. Il est un peu gênant de sortir son porte-monnaie et de fouiller dedans devant un sans domicile fixe.

Le vent balayait Alex, la place était sale et vide. En fait, non, depuis mon dernier passage, des clôtures avaient fait leur apparition, un semblant d'énormes travaux, une sorte de ruine autour de la gigantesque « Galeria Kaufhof », ce prétendu symbole de changement dans l'ancienne RDA. Je passais au travers de ce désert, devant des gamins punks (probablement, les petits-enfants des premiers) avec leurs bières et leurs cigarettes et – de nouveau – des chiens bâtards, devant des écolières maussades venues en excursion depuis un quelconque Bitterfeld, des marchands de bijoux en argent douteux au bronzage suspect, des Tsiganes roumains avec leur *do you speak English*. Et puis je croisais à chaque pas des fous et des handicapés en fauteuil roulant. Et j'ai enfin compris que c'était la désagrégation.

En effet, je crois que nous vivons une nouvelle décadence. Sous nos yeux s'enfonce une nouvelle utopie de l'Occident, qui prétendait qu'en faisant disparaître la confrontation des systèmes, on pourrait une fois pour toutes atteindre la sécurité, la certitude et – l'essentiel – un niveau de vie élevé et stable.

Mais la vie ne peut pas, ne veut pas et ne doit pas se plier aux standards, aussi élevés paraissent-ils à ceux qui se prennent pour les constructeurs de l'existence. Le visage humain prévoit plus que le glissement des sourires distants et superficiels. En réalité, il connaît les rides, les coupures, les grimaces de détresse et les spasmes de douleur. Le visage humain échappe à la construction.

Dès lors, le paysage décrit ci-dessus avec les SDF, les punks, les chiens et les fous a toutes les raisons d'être considéré comme parfaitement juste et globalement optimiste.

4. (... en revenant la même année 1993...)

J'ai écrit au sujet de Mykola Samiylenko et de ses pommes rouges après le Goulag, et soudain, j'ai décidé de me renseigner sur Internet quant au nombre d'années qu'il avait passées dans les prisons et les camps. Voici ce que m'a livré la Toile :

« Le célèbre poète Mykola Omelianovytsch Samiylenko a combattu dans les rangs de l'UPA dans sa région de Dnipropetrovsk. Il a subi le Goulag et les relégations. Il lisait ses poèmes les yeux fermés, car il avait pour habitude de les composer de cette manière, afin de se couper de la terrible réalité des camps. Il est mort, oublié de ce peuple pour lequel il a souffert toute sa vie, le 11 mai 2001. » Et c'est tout. Et là où aurait dû se trouver sa photographie, figurait la mention : « Image non disponible ».

Et que vient faire Berlin là-dedans ? Rien. Considérez cela comme un intermède sur le thème de la patrie.

5. (... incontestablement – décembre 2005...)

Quelques soirées plus tôt, je me suis mis, tel un général grincheux, à faire plusieurs fois le tour du quartier en prévision des fêtes. Tout cela n'est que surface, décor et vanité des vanités brillantes, me disais-je. Et aussi une vente maniaque d'objets matériels bon marché et moins bon marché, qu'on a pris l'habitude on ne sait pourquoi de considérer comme des cadeaux. Et aussi un effondrement des prix, plus une demande affolante pour tout ce que l'on a du mal à refourguer le reste de l'année. Que vient faire ici l'étoile de Bethléem, les bergers, les agneaux, la crèche et la Nativité ? Lorsqu'il n'y a pas de neige à Noël, cela veut dire que plus personne n'a besoin de preuves de l'existence de Dieu. Cela signifie que l'athéisme a de nouveau gagné.

Ces pensées me réjouissaient, car ce n'étaient pas vraiment mes pensées. J'étais en train de parodier en pensée les idées des autres.

Non loin de Savigny Platz, je suis tombé sur MS, un poète irlandais. Comme tous les Irlandais, il était déjà passablement chargé et il m'a entraîné sur-le-champ prendre une bière. « *Man*, disait MS en agitant les bras, tu n'imagines même pas à quel point je te suis reconnaissant ! » Deux mois plus tôt il s'était plaint de n'avoir toujours pas réussi à voir le dernier Jarmusch, car à Berlin on ne pouvait le voir qu'en allemand. Je lui ai conseillé le cinéma de Kreuzberg, où *Broken Flowers* était projeté en version originale. Et voilà que maintenant MS ne savait comment me remercier. « *Man*, répétait-il sans cesse. Tu ne peux même pas imaginer ce que Jarmusch est pour moi ! Dans ce bas monde, il n'y a que deux héros, *man* : Jarmusch et Tom Waits, Tom Waits et Jarmusch ! » J'ai acquiescé que les deux étaient super. Nous nous serrions la main en signe de solidarité et nous secouions nos têtes, comme deux Houtsoules qui dansent l'arkan. Et nous commandions encore et encore.

Une heure, une heure et demie plus tard, affichant un sourire mystérieux, MS m'a dit d'une voix de comploteur : « J'ai une surprise de Noël pour toi, *man*. – Tiens donc », marmonnai-je sans le moindre signe de joie. « Nous allons voir Jarmusch », dit-il tout bas, presque en chuchotant. Profitant de ma stupéfaction, MS continua : « Je sais où il est. Je sais où il est en ce moment. Il est à Berlin, chez moi. » Il le faisait presque comme le vieil acteur russe, Martinson, dans *Le Chien des Baskerville* : « Je Sais Qui Lui Apporte à Manger ! » (chaque mot à la ligne).

Il était deux heures du matin, nous approchions de sa maison à Storkwinkel. Nous étions guidés par le pressentiment d'un miracle qui était sur le point de se produire. Nous étions guidés par l'étoile solitaire dans le haut ciel de Berlin, nous étions guidés par les anges qui, des sommets visibles et invisibles du monde, faisaient retentir leurs sonores voix luthériennes. Nous étions guidés par les trois rois, qui à cet instant précis s'étaient incarnés en trois SDF : un Celte, un Perse, un Maure.

Tout était possible une nuit pareille. Cher Jim, tu sais combien on t'attend. L'air promettait la neige à venir. Nous nous approchions presque sur la pointe des pieds. Il ne faut surtout pas l'effrayer, me disais-je. C'est tout de même un réalisateur de renommée mondiale.

6. (... très exactement : juillet 2000...)

Et puis à Berlin, dans son cœur même, il m'est arrivé la chose suivante (je cite d'après *Le Secret*, quoique inexactement, avec des nuances, tant l'expérience est fragile) :

... bientôt, nos jambes en coton marchaient sur le pont du Weidendamm, sous nos pieds, tel un flot de tequila, coulait la Spree, le soleil brillait dans nos yeux, nous ne ralentissions pas le rythme et ne nous approchions pas d'un seul pas du pont ferroviaire au-dessus de la Friedrichstrasse. Notre marche se traînait en longueur, nous fendions résolument l'air du mouvement de nos bras, nous aurions déjà dû être à l'hôtel depuis bien longtemps, mais ce pont du Weidendamm n'en finissait pas, du reste, il n'arrivait même pas véritablement à commencer, car la distance entre lui et l'autre pont, perpendiculaire, ne diminuait absolument pas et, selon toute vraisemblance, ne diminuerait jamais. Ce n'est que là que j'ai compris, et j'ai dit d'une voix étranglée : « Écoutez, nous faisons du surplace. » Cette intuition expliquait quelque peu les choses, par exemple pourquoi nous étions klaxonnés par tous les automobilistes.

Donc, c'était le ciel de l'éternité. C'est alors que nous nous sommes retrouvés l'espace d'un instant dans l'éternité. Nous sommes sortis hors du temps. Le pont ferroviaire devant nous ne se rapprochait pas d'un iota, les eaux de la Spree se sont immobilisées, le soleil s'est figé au zénith, le temps n'existait plus. Si ces connards dans leurs voitures ne nous avaient pas klaxonnés, nous n'aurions pas réussi à revenir en arrière. En même temps, ce sont eux qui nous ont sauvés, car l'éternité est cauchemardesque et ils nous en ont extirpés, de leurs klaxons vociférant du genre « *Turske veselje* », ils nous ont littéralement arrachés à l'étreinte glaciale de l'éternité. Peut-être que c'est un truc qui marche : si quelqu'un décide de mourir, il faut lui klaxonner à plein volume droit dans les oreilles.

Mais imaginez ce cauchemar, vous marchez de toutes vos forces, mais tout reste sur place et vous n'allez nulle part !

7. (... 2008 – l'automne, tardif qui plus est...)

Il est bon de commencer un nouveau livre dans un nouvel endroit, dans une autre ville, un autre pays, même un peu dans une autre vie. J'écris à dessein « autre » et non « étranger ».

Car Berlin ne m'est plus étranger depuis bien longtemps. Je l'aime avant tout pour cette sensation particulière de légèreté et d'ouverture, grâce à laquelle tout me réussit à Berlin. Pardonnez-moi, je m'emporte : pas tout, mais quelque chose, recevoir les clefs, par exemple. À Berlin on me confie les clefs d'un appartement et il s'avère qu'il s'agit d'une clef de la ville. Et parfois même du monde.

Je l'aime aussi pour son déséquilibre dans la diversité. Le problème ne vient pas du fait que cette ville coupée en deux ne parvient toujours pas à retrouver son unité malgré l'absence physique du Mur supprimé une fois pour toutes. Le problème se trouve avant tout dans les paysages urbains : certains frappent par un confort quasiment suisse, d'autres par le délabrement tout postcommuniste. Qu'est-ce qui peut réunir dans le même corps Zurich et Tirana ? Marzahn et Dahlem ? Il semble parfois qu'il existe des dizaines de Berlin et que chacun a son paysage. Et que je viens de me retrouver dans l'un d'entre eux. Ce n'est pas Dahlem, même si Grunewald se trouve tout près.

Chacun de mes livres dépend des paysages derrière la fenêtre. Il y a quelques années, ce paysage était le café *Dollinger* à l'angle de Leonhardtstrasse et de Stuttgarter Platz. Aujourd'hui mes fenêtres donnent sur le lac Herta : désormais je sais d'où vient le nom du club de foot de Berlin-Ouest, où joue, je crois, Voronin. J'ai immédiatement aimé mon nouveau monde d'outre-fenêtre : les arbres centenaires, le canal qui relie le Herthasee et le Königssee, en particulier ses eaux d'un noir intense capables d'inspirer des associations presque mythologiques.

L'un des premiers jours, j'ai accompli mon rituel préféré, que j'appelle « l'essai du terrain ». Il s'est avéré que Grunewald est aussi bon pour les balades-méditations à pied que pour les excursions à vélo. Il a quelque chose d'une réserve naturelle et le temps, s'il ne s'y arrête pas tout à fait, ralentit sensiblement. Grunewald est toujours plongé dans ses propres sources, la *Belle Époque* au passage des deux siècles, appelée autrement *fin de siècle*, qui a été interrompue de façon si inattendue (pour qui ? les historiens actuels ?) par la Première Guerre mondiale. Grunewald est lui-même une belle époque, artificielle et détachée de la réalité, idéale et élitiste, avec villas et hôtels

particuliers, figée en elle-même et bourgeoisement démodée. Quelque part dans le coin, à la fin des années 1920, le jeune Nabokov pouvait se promener en short, panama et avec un filet. C'est ici qu'il parvenait à attraper de nouveaux spécimens pour sa collection. Grunewald est le territoire des papillons : des lacs, des canaux, des prés, des arbres, des villas, des parcs. Je suis heureux de vivre ici jusqu'au printemps, et je m'enivrerai la majeure partie de l'été.

La veille de l'été il y aura des Russes par ici, mais on ne les entend pas maintenant ; j'ai l'impression de n'en voir partout qu'un seul – Nabokov. Alors qu'en mai, d'autres Russes, non nabokoviens, remplissent les restaurants les plus chers, déchirent de leurs voix stridentes l'atmosphère bourgeoise et exigent de la vie toujours plus<sup>7</sup>. En mai, ils retrouvent habituellement leurs nids grunewaldiens, achetés à l'occasion grâce à un argent échappant à tout contrôle et privé de toute odeur. Tu as servi la patrie, tu as atteint le grade de colonel, maintenant tu peux prendre ta retraite et vivre dans un pays normal.

Les Russes de Berlin sont chez eux même quand ils ne le sont pas. On entend plus de russe ici qu'à Franyk, encore un peu et il y en aura plus qu'à Kyiv.

J'ai aussi remarqué autre chose : les passagers de la S-Bahn et du métro donnent de la monnaie uniquement pour de la musique russe. Joue *Les Nuits de Moscou* ou *Katioucha*, et ramasse ton tas de fric. L'histoire de la prise et de la capitulation est sans fin. Il arrive que les drapeaux blancs qui envahissent la ville fassent mal aux yeux.

#### 8. (... début mai 2006...)

Ils sont de plus en plus nombreux à l'approche de l'été. Ils sont partout, dans les passages souterrains et les stations de métro, mais aussi sur les places, dans les parcs et les squares, et surtout près des terrasses des cafés et des restaurants, et tout simplement au premier coin de rue. Berlin n'est pas une exception, plutôt un archétype. Un ami journaliste a même

---

7. « Hé, Abakoumov ! Essaie d'attraper tout le monde, que toute la classe soit sur la photo ! »



l'intention d'écrire une monographie sur les musiciens de rue berlinois. Il a de la chance, il est au chômage, il a le temps.

Il a d'abord eu l'idée de commencer par les classer et il a réussi à dénombrer pas moins de cinq catégories de base. La première, ce sont les professionnels, qui ont appris un instrument dans les écoles de musique et qui, pour une raison ou une autre, ne se sont pas trouvés dans la routine philharmonique. La deuxième catégorie, ce sont les excentriques et les solitaires, vestiges des ménestrels et des rockeurs, des anges perdus de l'underground portés sur les drogues dures (ce sont eux les plus nombreux dans les passages souterrains, car ils ne supportent pas la lumière du jour). La troisième, ce sont les novateurs et inventeurs, les virtuoses d'instruments et d'orchestres qui ne ressemblent à rien, comme, par exemple, les assemblages de récipients de verre de toutes formes remplis d'eau (ou de salive ?). La quatrième catégorie est composée de piètres saltimbanques : des gars de type albano-roumain bronzés, dents en or et lunettes noires. Ils se déplacent toujours par trois – saxo, guitare, accordéon (variante : tambourin). Ils jouent comme il vient d'être dit, horriblement mal, mais cela ne les empêche pas avec une malice effrontée et avec des gros mots parfaitement articulés de leur langue balkanique, bien pourvue dans ce registre, de passer au crible les voyageurs du métro à la recherche d'une obole. Ces gars continuent de parasiter sur l'âge d'or de Kusturica et de Bregović.

Le cinquième groupe, selon mon ami, est constitué de ressortissants russophones de notre ancienne URSS, en règle générale, bien plus professionnels. Il me semble toutefois que mon ami commet là une erreur courante de logique : tous les représentants du cinquième groupe peuvent simultanément appartenir aussi au premier. Car ceux que j'ai pu voir sont tous, sans exception, d'authentiques musiciens. La solidité de la formation musicale soviétique, sans doute.

En janvier-février 2004, j'ai vécu au bord du lac du Wannsee, à l'extrémité sud-ouest de Berlin, et pour me rendre dans le centre j'empruntais le plus souvent la ligne S1, dans la mesure où la S7, bien plus rapide, était à l'époque coupée par les travaux, quelque part entre Charlottenbourg et Zoo. Et pourtant, aussi fréquents qu'aient été mes voyages, ils apparaissaient toujours dans mon train quelque part entre Schöneberg et

Yorckstrasse, car c'était leur place. Un couple relativement jeune, elle et lui, les deux dans la trentaine, lui avec une guitare, elle avec une mandoline. Elle était ce que les services de rencontre locaux appellent « le type de beauté slave ». Lui, plutôt non. C'est-à-dire ni beauté ni slave.

Ils commençaient à jouer, c'était inmanquablement Lloyd Webber, *Memory*. Ils le jouaient très correctement, mais puisque la distance entre deux stations permettait plus qu'une chanson, ils en exécutaient une autre. Là, disparaissaient les derniers doutes quant au fait qu'il s'agissait, comme on le dit joliment, d'anciens compatriotes. C'était la chanson d'Ostap Bender de la série *Les Douze Chaises*, celle où « ma voile blanche et solitaire se détache au loin<sup>8</sup> ».

J'avais pris cette ligne des dizaines de fois, et à chaque fois ils apparaissaient, et à chaque fois ils jouaient la même chose, dans le même ordre : Lloyd Webber, *Memory*, puis « ... mais je ne pleure pas, je ne sanglote pas ». Et je m'étais dit que s'il existait vraiment dans le monde un enfer pour les musiciens, ce serait ça : pour l'éternité, chaque jour, même les week-ends et les jours fériés, chaque heure et chaque minute, déambuler dans les trains de wagon en wagon et ne jouer que deux mélodies, toujours les mêmes.

Ensuite j'ai quitté Berlin et j'y suis revenu l'an dernier, mais je ne les ai plus croisés. Et ce n'est que vendredi dernier (pour la première fois de toute l'année !) qu'ils ont réapparu, seulement pas sur la ligne S1 mais sur la U2, quelque part entre Wittenbergplatz et Bülowstrasse. « Putain », ai-je maugréé. J'ai fermé les yeux et annoncé mentalement : Lloyd Webber, *Memory*. Ils ont commencé à jouer précisément ce que j'avais annoncé. Comme à l'accoutumée, c'était correct et propre techniquement. Pour la millionième fois. Lorsqu'ils ont terminé, j'ai dit à Pat : « Et maintenant la chansonnette d'Ostap Bender, écoute. »

Et le miracle s'est produit. Ils ont joué quelque chose de totalement différent : *Chattanooga*. C'était comme une révolte. C'était un effort surhumain : ils étaient sortis de l'enfer vers le purgatoire. Ils étaient accueillis par les applaudissements et

---

8. *Les Douze Chaises* est un roman d'Ilf et Petrov écrit en 1927. La série éponyme a été tournée en 1976. (N.d.T.)

les sifflements à la station Chattanooga, État du Tennessee. Lorsque le gars à la guitare a parcouru le wagon pour ramasser l'argent, pour la première fois j'ai donné quelques pièces.

9. (... le même automne – 2008...)

RT, un collègue de collègue extraverti et excentrique, m'a posé un jour une question : « *Do you know a German word Leichenhalle<sup>9</sup> ?* » Il voulait parler du calme excessif de Grunewald, de son silence particulier, de son ennui bourgeois et de la prévisibilité creuse de ses banlieues. Mais sa question s'est transformée en une sorte d'allusion aux horreurs historiques. Comme si vous prononciez à haute voix quelque chose de parfaitement neutre, comme Gleis 17, voie numéro tant, rien de plus, et que cela résonnait soudain comme « holocauste ».

L'ancien Grunewald idéal était une colonie de gens fortunés et très fortunés, un îlot élitiste de succès et de bien-être. Ses habitants brassaient les finances et les usines, éditaient des revues ésotériques, publiaient des essais politico-philosophiques, siégeaient au Reichstag, récitaient de la poésie russe et française dans les salons et sous les tonnelles, finançaient les théâtres, les clubs de foot et les groupements politiques de gauche, peignaient des tableaux cubistes et fauvistes, jetaient les bases des nouvelles industries chimique et cinématographique, tournaient des films muets, entretenaient des maîtresses d'opéra et des amants de ballet, organisaient déjeuners et dîners avec les membres du gouvernement, les diplomates, les actrices et les écrivains, devenaient eux-mêmes membres du gouvernement, diplomates, actrices et écrivains, partaient en pique-nique, devisaient d'anthroposophie, expérimentaient l'architecture, la danse et le sexe, en un mot, c'étaient des gens plus qu'accomplis ; tous pouvaient probablement dire que leur vie était véritablement réussie.

Tout ce qui leur est arrivé après, à partir de 1933, peut être considéré comme un repli progressif, mais de plus en plus abrupt et douloureux. Un beau jour, ils ont commencé à comprendre qu'ils devenaient inexorablement l'objet d'une haine

---

9. « Connais-tu le mot allemand *Leichenhalle* ? » En allemand, *Leichenhalle* signifie la « morgue ».

de plus en plus violente, et que cette haine, tel un incendie, gagnait des masses de plus en plus nombreuses, encore un peu et ces masses allaient crier vengeance. Leur existence même rétrécissait, de la réduction de toute possibilité à l'impossibilité totale de tout. Cet amenuisement avait commencé par des inconforts minimes tels que l'interdiction de promener les chiens dans les lieux publics, et s'est terminé par le départ dans les camps de la mort de la voie 17 depuis la station de chemin de fer de Berlin-Grunewald.

L'horreur qui se concentrait et s'épaississait à l'intérieur des villas et des hôtels particuliers durant les années 1930 ne peut être mesurée par aucun appareil physique. Mais si de tels appareils existaient, leurs aiguilles s'affoleraient encore aujourd'hui. Ils auraient tous perdu la raison, ces appareils.

10. (... un autre printemps –  
2009, bien que, quelle différence...)

Peter Z., avec qui nous célébrions la sortie de son nouveau film dans le restaurant grec *Terzo Mondo* de la Grolmanstrasse, m'a dit soudain, mais peut-être après un cognac : « Tu devrais écrire un roman sur Berlin. Il n'y a pas eu de roman sur Berlin depuis Döblin. Alors vas-y, écris. »

Mais comment écrire un roman, alors que Berlin est un journal ? Et qu'au lieu de juxtaposition des histoires, de métaphysique thématique et d'un grand narratif romanesque, il n'y a que blancs et omissions ? Que pas un chapitre ne prétend à une part d'un tout, aucun alinéa n'est terminé, pas une phrase n'est aboutie ? Et que, au lieu des chapitres, alinéas et phrases, il n'y a que des mots, comme par exemple, *Rosinenbomber*<sup>10</sup> ?

Tout ce que je peux faire, c'est établir une liste approximative de ces mots, bien que cette seule opération risque de me demander autant de temps et de force que ceux que Joyce

---

10. *Rosinenbomber*, en allemand, un « bombardier de raisins secs ». Du 24 juin 1948 jusqu'au 12 mai 1949, le blocus soviétique de Berlin-Ouest a coupé toutes les voies d'approvisionnement terrestres de la ville. Les alliés occidentaux, en premier lieu les Américains, ont sauvé sa population de la faim et du froid en leur larguant depuis les avions de la nourriture et des briquettes de chauffage (*Luftbrücke* – le pont aérien). Des parachutes étaient utilisés. Ces avions sauveurs ont reçu le nom de *Rosinenbomber*.

a déployés pour *Ulysse*. Pour qu'elle contienne aussi bien les checkpoints que les gargotes, les bergers allemands, les S-Bahn, les döner, les Russes, les freaks, l'église de la Dent creuse et le fameux *Rosinenbomber* ?

Je pourrais dresser pendant des années la liste des mots berlinois les plus simples. Peut-être qu'elle servira un jour à quelqu'un, pour coudre ensemble les phrases de l'Histoire.

11. (... quelque part entre le 18 et le 21 août 2006...)

Le chemin vers le mont du Diable m'a été montré par Alik Danziger, autrefois kyivien, aujourd'hui berlinois. Il s'appelle vraiment Danziger et il vit sur la Danziger Strasse. Ça arrive à Berlin.

C'était début juin et le temps s'inscrivait parfaitement dans la formule météorologique « ciel changeant avec des éclaircies et, par endroits, de brèves averses ». Donc, pendant notre marche dans la forêt depuis la station Grunewald jusqu'à la route, puis lorsque nous traversions le territoire de l'éco-école à la recherche du lac du Diable, nous nous sommes fait pas mal rincer et sécher de nouveau. J'ai beaucoup aimé le lac (particulièrement les nénuphars), et j'ai décidé d'y revenir.

Mais ce jour-là, nous sommes retournés vers la route et, prenant légèrement vers la gauche, en haut, nous nous sommes engagés sur le chemin goudronné en direction du point final de l'exercice : le point culminant de Berlin avec sa station radar américaine abandonnée aux quatre vents. Je ne sais pourquoi ni comment nous nous sommes retrouvés d'abord au niveau inférieur, une sorte de plateau, d'où des charmeurs solitaires lançaient des cerfs-volants. Loin en bas s'étendait la partie nord-ouest de la ville avec Spandau et l'hôtel de ville. Nous étions si bien qu'Alik a sorti de sa besace une bouteille de whisky.

Plus tard, lorsque nous longions le mur du complexe radar, le whisky a commencé à agir et Alik a fait remarquer qu'un commando de douze hommes pouvait franchir un mur pareil en moins de dix secondes. Le premier fait la courte échelle au deuxième, le troisième monte sur les épaules du quatrième et ainsi de suite. C'est ainsi qu'on prend les forteresses et qu'on fait capituler les résidences gouvernementales. Mais à

cet instant nous n'étions que deux. Et je me suis juré de venir ici plus souvent. Peut-être même avec un commando, pour pénétrer sur ce *territoire*.

Depuis, je me suis rendu sur le mont du Diable trois fois au moins. Une fois, j'y ai emmené AD et AD. Il se trouve que ces deux copines polonaises ont les mêmes initiales. (Que le diable m'emporte, je viens de me rendre compte que ce sont les mêmes que celles d'Alik ! Ça a l'air d'être un signe. Mais de quoi ?)

C'était la première quinzaine d'octobre, mais le soleil tapait comme en été. Nous avons été dépassés par un grand groupe d'enfants, de sept ou tout au plus huit ans, en compagnie de quelques jeunes maîtresses. Tous avaient des bâtons de marche. Ils longeaient le mur interdit en une colonne bien organisée et, de la même manière, ils ont commencé à descendre par un sentier relativement abrupt, graves et sérieux, on aurait dit des adultes, armés de leurs bâtons, deux par deux. J'en ai tiré une conclusion savante sur les profondes divergences mentales : nos enfants slaves ne seraient jamais descendus avec autant de concentration et de discipline. Ils se seraient à coup sûr lancés à qui mieux mieux, se seraient agglutinés en une masse exaltée et piaillante, et quelqu'un aurait certainement cogné son voisin, par exemple avec le bâton, au moins une ou deux fois. AD et AD ont remarqué qu'il n'y avait pas de mal à cela. Je pensais la même chose, ce n'était pas une question de bien ou de mal, seulement de différence. C'est la seule chose qui compte pour moi. Je ne veux même pas entendre parler du bien et du mal.

Des lettres postérieures d'AD et AD, il ressortait que j'ignorais la chose principale : le mont du Diable était en réalité une colline artificielle. C'était des gravats de quatre cent mille immeubles berlinois recouverts de terre. Mon amour des ruines n'en est devenu que plus grand. La fois suivante, fin mars, j'y suis allé seul avec un carnet. J'y ai écrit : « Ces ruines poussent de la terre. Qu'est-ce qui les expulse à la surface, pourquoi les éclats de briques continuent à bouger ? On dirait des morceaux de viande fraîchement découpée. »

Je ne sais pas pourquoi je m'y suis rendu de nouveau aujourd'hui. Berlin n'a-t-il pas quelque chose de plus attirant ? Est-ce que cette Ville Souterraine ensevelie sous des

mégatonnes de terre, Welthauptstadt Germania, est plus importante pour moi que toutes les places et immeubles bien vivants, que tous les ponts, carrefours, que tous les cafés avec leurs dizaines de milliers de visiteurs et baisers échangés ? Que tous leurs chiens ? J'avais envie de rester allongé dans l'herbe d'août jaunie, avec recueillement, le visage offert au ciel, mais je n'ai pas osé m'allonger. J'avais l'impression que ces cris ininterrompus venant de la terre allaient m'engloutir une fois pour toutes, jusqu'au fond.

## Berne, 2004

Nous nous penchons, Pedro Lenz (plus loin – Don Pedro) et moi, au-dessus du plan de Berne. Cependant, vous ne savez pas encore qui est Don Pedro et de quoi il a l'air. Donc, c'est un écrivain bernois et il est inoubliable : immense, maigre et démoniaque. Si j'étais réalisateur, je lui proposerais des rôles de démiurge ou de maniaque. J'aurais même tourné, rien que pour lui, un film sur Niccolò Paganini, juste pour le voir jouer ce rôle. Voilà comment est Don Pedro. Un petit peu comme Nick Cave.

Donc, lorsque j'écris « Don Pedro et moi nous nous penchons », il s'agit de deux penchements très différents : moi je me penche de la hauteur de ma taille plutôt moyenne, alors que Don Pedro se penche de sa hauteur à lui, bien plus importante. Néanmoins, nous nous penchons tous les deux sur le plan de Berne. « Comment elle s'appelle déjà cette rue ? » demande Don Pedro. « La rue des Fleurs, je réponds, pour vous, Blumenstrasse. – Quelque part dans la vieille ville ? » précise Don Pedro. – Bien évidemment. Là-bas et nulle part ailleurs », je confirme, avant d'ajouter : « Je la reconnaîtrai. Visuellement. »

Nous nous apprêtons à nous promener. Don Pedro demande ce que je souhaite voir avant tout. C'est là que tout a commencé. Don Pedro ne pouvait pas connaître le film où le professeur Pleischner est d'abord enivré par l'air de la liberté bernois, puis observe les ours dans la fosse, et puis fait capoter toute l'opération de Stierlitz. La planque où il échoue se trouvait quelque part au cœur du vieux Berne, dans la Blumenstrasse.



« Vois-tu, lui dis-je, j'ai très envie de voir si la plante est toujours sur le rebord de la fenêtre<sup>1</sup>. » Don Pedro prend les choses au sérieux et hoche la tête avec compréhension. Il promène son doigt sur la liste alphabétique des rues de Berne. « Blumenbergstrasse, lit à haute voix Don Pedro, Blumensteinstrasse, Blumenweg. C'est tout, après c'est Bolligenstrasse. Il n'y a pas de Blumenstrasse. »

Entre nous soit dit, je sais qu'il n'y a aucune rue de ce nom et qu'il ne peut y en avoir aucune. C'est à peu près la même chose qu'avec Stierlitz : ces noms de rues ont été inventés par un auteur-tchékiste pas très honnête. On ne peut avoir aucune confiance en un tchékiste, même en matière de noms de rues.

Pourtant, j'ai envie de jouer l'épisode jusqu'au bout et je plisse le front. « Et si on vérifiait ces trois rues, qui commencent par "Blumen" ? » Don Pedro se réjouit de saisir cette chance. Il cherche sur le plan le carré correspondant à chaque rue. « Blumenbergstrasse, c'est... Donc, alors... Là on a Looren, derrière le Jardin botanique. C'est pas ça – Don Pedro ne perd pas espoir. – Blumensteinstrasse... Non, c'est encore pire. C'est là, du côté de la Länggasse. Impossible. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre ? – Blumenweg, je suggère avec une délectation qui confine au sadisme. – Ah oui, Blumenweg... La voilà... C'est celle-là. Mais non. C'est derrière Nordring. Trop loin. »

Don Pedro me regarde avec culpabilité. Pour l'aider un tant soit peu, j'avance la plus idiote des suppositions : « Écoute, et si c'était son nom pendant la guerre : Blumenstrasse ? Et puis on a changé de nom. C'est bien possible, non ? » Se frottant le front, Don Pedro répond que c'est bien possible, mais peu probable. « Non, ce n'est pas possible », répond-il en se montrant plus affirmatif et plus triste. Je lui dis de ne pas trop s'en faire.

« Tu sens cet air ? je demande lorsque nous sortons de la maison. – Oui, répond Don Pedro, quel air ? – L'air enivrant de la liberté », je précise, et nous rions tous les deux bien fort et en même temps.

Mais chacun pour une autre raison.

---

1. Voir la note 1 p. 26. Ici, une plante à la fenêtre signifiait que l'appartement de liaison n'était plus sûr et que la filière avait été découverte. (*N.d.T.*)

## Bucarest, 2003

À la différence du Budapest voisin, je n'avais aucun lien avec Bucarest, si on excepte le fait d'avoir écouté régulièrement (ou plutôt d'avoir essayé d'écouter) la radio roumaine en ondes moyennes à l'âge de quatorze-quinze ans. Mais même cela n'a pas duré longtemps, car j'ai trouvé Varsovie sur les grandes ondes. Curieusement, Varsovie est voisine de Bucarest dans l'édition ukrainienne de ce livre.

Je ne peux pas dire que j'étais particulièrement attiré par Bucarest, absolument pas. Ce qui m'intriguait le plus, c'est le nom, quelque chose comme Boukhara, mais en plus long et plus beau. D'ailleurs, je regrette beaucoup qu'il n'y ait pas Boukhara dans ce livre.

En Ukraine, nous avons pris l'habitude de penser et de dire du mal de la Roumanie. Je suppose que c'est réciproque. Je suppose aussi que la raison principale de cette antipathie réciproque réside dans notre trop grande ressemblance. Nous avons les mêmes maladies avec les mêmes symptômes. Au-delà de notre frontière occidentale, je ne connais pas d'autre pays plus pauvre, plus semblable et plus proche en matière d'infantilisme, d'oligophrénie, de cleptomanie et, en même temps, du terrible orgueil national reposant sur un mélange plus que suspect de contes et de mythes, considéré officiellement comme histoire nationale. Au-delà de notre frontière orientale, il y a encore davantage de cette merde, mais derrière l'occidentale, c'est en Roumanie qu'il y en a le plus.

Bref, nous ne nous aimons pas les Roumains et les Ukrainiens, parce que les deux font la paire.

Mais à quoi rime cette introduction ? Ce n'est pas le sujet. Ce texte porte sur Bucarest, où je me suis retrouvé au beau

milieu de l'été par la volonté des Polonais. Les Polonais sont d'éternels animateurs, ils adorent manigancer des aventures. Cet été-là, en Roumanie, on m'a édité un demi-livre. C'était la traduction d'une traduction, du polonais au roumain.

À la Gara de Nord de Bucarest, j'ai été accueilli par Monika et Andrzej<sup>1</sup> qui, m'ayant chargé dans une sorte de tout-terrain blindé avec plaque diplomatique, m'ont emmené à l'*Intercontinental*. Pendant notre trajet, je dirai la chose suivante.

En réalité, il y a une multitude de raisons pour lesquelles on peut et on doit aimer la Roumanie. Par exemple, pour le fait qu'elle parle une langue romane qu'elle a apprise d'Ovide. Ou pour la couleur jaune des champs de maïs, de la mamaliga et de la paille. Sur toutes les cartes que j'ai eu l'occasion de voir dans ma vie, la Roumanie a toujours été de couleur jaune. C'est une couleur chaude, parfois même brûlante.

On peut et on doit aimer la Roumanie pour le Danube et la mer Noire. C'est extrêmement important, d'imaginer l'unité danubo-mer-Noire de notre monde. À proprement parler, nous appartenons tous à cette région, où chaque goutte d'eau est danubo-mer-Noire. Et la majeure partie de ces gouttes est roumaine.

La même chose avec les Carpates. Je suis né et je vis dans un endroit qui n'existerait pas sans les Carpates. Les montagnes constituent mon paysage préféré, et les Carpates sont mes montagnes préférées. Et le plus beau dans tout ça, c'est que je dois aller vers le sud pour les rejoindre. Ma part du monde est frontalière de la Roumanie grâce aux Carpates. Cela peut vouloir dire que les Carpates nous séparent. Mais il me semble qu'elles nous réunissent. Nous n'avons tout simplement pas encore appris à le voir.

Tout ce qui sépare peut, en réalité, réunir. Nous y reviendrons dans ce livre.

Les Carpates ont gratifié de leur présence six pays. En Tchéquie, elles représentent 5 % du territoire, en Pologne et en Ukraine – 10, en Hongrie (ce que je n'imaginai pas, la croyant plate) – jusqu'à 20. Mais en Roumanie, les Carpates représentent 60 % ! Autrement dit, la Roumanie c'est essentiellement les Carpates, ce pays est une Carpatie. Et les plus

---

1. Il y avait aussi Jarek, à vrai dire, qui dirigeait tout.

grands sommets des Carpates sont aussi en Roumanie. C'est pourquoi lorsque par une journée claire je sors de la maison, je traverse le parc et, depuis la rive de notre lac municipal, je regarde vers le sud, je n'oublie pas une seconde que là-bas, dans le Sud, derrière la première ligne des montagnes, s'étend un pays voisin, avec sa musique qui ressemble au vin.

Ici mon apologie de la Roumanie doit, malheureusement, s'arrêter avant de s'épanouir, car le chemin entre Gara de Nord et le boulevard Nicolae Bălcescu, au début duquel a été érigé l'*Intercontinental* de cent étages, est beaucoup trop court. Il est devenu évident pour tout le monde que les aventuriers polonais avaient décidé de me faire dormir dans l'hôtel le plus central, le plus cher et le plus étoilé de ce pays. Pourquoi ont-ils décidé de claquer pour moi ces sept ou huit millions d'anciens lei roumains pour une nuit d'hôtel, je l'ignore. Une certaine déception m'a saisi : je n'avais pas prévu de passer assez de temps ici pour le perdre dans un endroit aussi non roumain, stérile, quelconque. Aux chiottes, tous ces high-tech, wi-fi, piscines et autres bars. Et le fitness, le wellness et le sauna, aux chiottes aussi !

Ce n'est que par la suite, dans la chambre, que je me suis détendu. Mes fenêtres donnaient, heureusement, sur l'arrière-cour de l'hôtel et non sur le boulevard. Il y avait là une sorte de terrain vague avec des bicoques en carton et des tas de détritrus. Alors de la hauteur du vingt et unième étage j'avais la possibilité de voir comment s'agitent entre les cabanes les jeunes Tsiganes en faisant un grand feu avec des pneus. Pourquoi ils avaient besoin d'un grand feu, je l'ignore. Il est peu probable que c'était pour préparer le dîner. Ils ne faisaient que brûler du caoutchouc, c'est tout. Peut-être qu'il s'agissait d'un rituel de caoutchouc indo-égyptien. Dans tous les cas, il y avait beaucoup de fumée noire et toxique, mêlée aux gaz d'échappement et à la poussière.

J'ai vu cela, et j'ai été rassuré.

## Centralia, 2001

Il est vrai que le plus beau en Amérique se trouve dans ses bords, sur les côtes Est et Ouest, près des océans, là où le pays est tourné vers l'extérieur. C'est du moins ce qu'il me semble. Il est vrai aussi que le plus triste se trouve à l'intérieur du pays. Ne croyez pas que l'Amérique soit florissante, ne croyez pas au rêve américain ni même au *keep smiling*, ne croyez pas au présent radieux des villes qui portent dans leur nom le mot « centre ». Je l'ai constaté par deux fois.

Dans les montagnes Rocheuses du Colorado, ce lieu s'appelait Central City et c'est là qu'en son temps, le monde entier s'est épuisé dans la fièvre de l'or. Littéralement, jusqu'à épuisement : l'or a été épuisé, ne laissant que le vide des mines, le vide des environs du *mile carré le plus riche en or*, le vide des clubs et des hôtels, la basse saison permanente (nous nous sommes trouvés là vers la fin novembre : existe-t-il chose plus triste que cette époque de l'année ?). Donc, des ruelles mortes, l'abandon, les vitres brisées de petits palais vieux d'un siècle, le casino verrouillé, l'industrie du jeu à l'arrêt, *the game is over*, l'opéra cloué de planches, pas une âme qui vive, seuls quelques clandestins mexicains méditant dans un saloon endormi en buvant de la Coors Light, une bière couleur de pisse, mais personne, comme on pouvait s'y attendre, n'avait jamais entendu parler de Jack Kerouac ni de Dean Moriarty.

Cependant, c'était encore pire à Centralia, État de Pennsylvanie : c'est un autre or qui y gît, celui qu'on appelle noir, c'est-à-dire le charbon. Cela fait plus de quarante ans qu'il brûle sous la terre et il n'y a aucun moyen d'y mettre fin. Donc, une ville entière, de taille moyenne et probablement heureuse, est morte. La terre fume à travers tous ses interstices

et ses pores, les habitants pour la plupart se sont enfuis, certains immédiatement, d'autres ont essayé de résister, mais ont abdiqué tôt ou tard, il ne reste que quelques *die-hards* ou, comme on dit chez nous, des *durs à cuire*. La terre brûle sous leurs pieds d'une façon pas du tout métaphorique, mais littéralement, le sol est terriblement chaud – quelle autre preuve faudrait-il de l'existence de l'enfer ? Les habitations tombent lentement en ruine et les jardins meurent peu à peu. « *This place rumord to have been Sodom*<sup>1</sup> », pour le dire avec Robert Duncan. C'était fin février, il faisait un temps inexpressif et transparent entre l'hiver et le printemps, à savoir un peu de soleil, un peu de brume, un peu de neige, un peu d'herbe (capable de pousser, bien évidemment, uniquement sur les morceaux de terre préservés du feu souterrain), une église ruthène en bois s'enfonçait dans le fond enfumé du paradis transatlantique, ou de l'enfer, quelle différence ?! Les Lemkos, comme de coutume, se sont retrouvés dans le coin le plus perdu et outsider du monde, autrement dit en plein centre, à Centralia. Je les ai reconnus non seulement par leur église et la forme des croix sur leurs tombes, mais aussi par le pommier près de la route : il portait une couronne métallique avec l'inscription WE LOVE CENTRALIA, où le mot LOVE, comme on le fait partout en Amérique, était remplacé par un cœur.

Et soudain, tout cela (la fumée, le soleil, la brume, la neige, l'herbe, les Lemkos, le désespoir) a été si plein, si riche, que si quelqu'un avait joué en plus *Road Trippin*<sup>2</sup>, je n'aurais pas pu résister. Je serais resté.

---

1. Le titre et la première ligne du célèbre poème de Robert Duncan, *This place rumord to have been Sodom*.

2. La dernière chanson de *Californication*, l'album légendaire des Red Hot Chili Peppers.

## Detroit, 2000

Dans mon enfance, « Detroit » désignait un pays tout entier. Et ce pays c'était l'Amérique, c'est-à-dire les États-Unis.

L'inventivité des linguistes ukrainiens soviétiques était sans limites lorsqu'il s'agissait de copier le russe. D'où l'épithète incongrue « сполучений » (*spoloutcheny*, qui signifie « uni »), commençant par un с (s), uniquement pour conserver la fidélité à l'abréviation russe des États-Unis : США (SCHA). Comme s'il s'agissait d'un rafiot et non d'un territoire ! À l'opposé des linguistes ukrainiens soviétiques, les linguistes non soviétiques ont trouvé une autre abréviation – ЗСА (ZSA) – pour З'єднані Стейти Америки (Zednani Steity Ameryky). À mon sens, la version ukrainienne la plus exacte aurait pu être quelque chose comme ОДА – Об'єднані Держави Америки (ODA – Ob'ednani Derjavy Ameryky). Mais alors, que faire avec les autres ОДА – les Administrations régionales d'État ukrainiennes ? Les dissoudre ? Par conséquent, laissons tomber cet incipit linguistique et revenons à mon enfance, qui ne reviendra pas de toutes les manières.

À Detroit résidaient les deux sœurs de ma grand-mère, Irena Karlivna, avec leurs familles. Bien évidemment, personne ne s'empressait de me raconter comment et pourquoi elles s'étaient retrouvées aussi loin. Mais je soupçonnais que ce n'était pas par amour excessif pour le pouvoir soviétique, et même au contraire. Ce n'est que bien des années plus tard que j'en ai appris un peu plus sur leur exode à la fin de la guerre, sur l'abréviation peu amène de ДР, sur la Tchéquie, l'Autriche, la Bavière et d'autres merveilles du paysage d'après-guerre<sup>1</sup>.

---

1. ДР pour *displaced persons*. Après la Seconde Guerre mondiale, les Ukrainiens et d'autres réfugiés d'Europe de l'Est qui ne souhaitaient pas revenir en

Enfant, il me suffisait de savoir qu'elles étaient quelque part là-bas, à Detroit. Leur présence en ce lieu était attestée par des lettres, dans de longues enveloppes de papier étranger et d'odeur étrangère. Cette impression d'étrangeté était confirmée par les timbres américains et le tampon « U.S. Mail ». Dans leurs lettres, les deux sœurs avouaient de temps à autre leur nostalgie. L'aînée – Odarka – a écrit un jour : « Ce monde n'est pas pour moi. » Irena Karlivna aimait citer cette expression lorsqu'elle critiquait l'Amérique. « Ce monde n'est pas pour moi », répétait-elle, pathétique, comme si quelqu'un l'avait obligée à s'y rendre sur-le-champ. Au début de mes années de collègue je la soutenais en tout et, de temps à autre, tremblais intérieurement à la seule pensée que j'aurais pu, moi aussi, venir au monde non pas dans notre monde heureux, mais dans le leur, l'horrible monde américain. Là où les prédateurs blancs avaient privé de liberté les Indiens et obligé les Noirs à travailler pour eux.

Les Indiens représentaient ma réserve personnelle. C'est là que je me réfugiais face à toutes les catastrophes de l'enfance. En ce sens, j'étais moi aussi un DP, une personne déplacée. Un jour j'ai supplié Irena Karlivna d'écrire à sa sœur, de lui faire part de mon admiration pathologique et de lui demander quelques « authentiques choses indiennes ». Odarka a répondu que quelques mois plus tard, ses enfants allaient partir en voyage dans « le nord de notre État » où se trouve la réserve et qu'ils allaient sûrement trouver quelque chose pour moi. Depuis la minute où ce passage de la lettre m'a été solennellement lu, je n'ai été qu'attente et tremblement. Sur toutes les cartes qui m'étaient accessibles, je cherchais « le nord de leur État ». J'ai découvert qu'il s'agissait du Michigan. Le nord du Michigan devait être compris comme un solide supplément géographique, autrement dit un morceau de terre entre le lac Supérieur et le lac Michigan, dont la rive orientale touchait le Canada. J'étais aux anges : les Grands Lacs ! C'étaient des romans de Cooper devant lesquels je m'inclinai, sans jamais les terminer.

Six terribles et pénibles mois d'attente s'étaient écoulés, et un cargo inconnu avait fait parvenir à la douane d'Odessa tout

---

URSS ou dans ses États satellites ont séjourné dans des camps en attendant qu'une solution soit trouvée. Le dernier a fermé ses portes en 1959. (N.d.T.)



ce dont j'avais besoin pour être heureux : trois plumes (sans doute d'aigle) cousues ensemble, un bandeau de tête en perles multicolores, un bracelet identique et, surtout, un tomahawk d'albâtre avec un manche en bois peint. La douane d'Odessa, après les avoir attentivement étudiés, a conclu que ces objets ne constituaient pas une menace pour le pouvoir soviétique et les a laissés passer avec l'indication « jouets d'enfant ».

Lorsqu'ils se sont retrouvés entre mes mains, j'ai cru pour la première fois que la vie serait pleine d'aventures et chargée de belles émotions, et que tous mes rêves se réaliseraient. Évidemment, le tomahawk était en tête de la liste, je dormais presque avec, dans des accès de bonheur je léchais presque sa surface d'albâtre plate comme la poitrine d'une dame du Moyen Âge. Un jour, un adulte a remarqué le presque invisible et vexant « Made in Hong Kong » sur le manche peint dans l'esprit des Hurons.

\*

Quelques années ont passé et les Indiens ont définitivement plié leurs tipis pour se déplacer vers les marges de mon monde, libérant le centre pour le rock. Et de nouveau, j'ai eu besoin de Detroit. Car Detroit est une Rock City, comme le chantaient les mecs de Kiss. Leur album *Destroyer* m'est tombé entre les mains un jour de printemps 1977. Je ne les aimais pas tellement, mais j'ai tout de même enregistré cet album sur mon magnéto et, dès lors, je l'écoutais systématiquement. J'étais secrètement fier de ma famille (très très) éloignée qui avait eu la chance de vivre dans la Rock City.

Ce même printemps, nous avons reçu d'Amérique une lettre sensationnelle de la plus jeune des deux sœurs, annonçant que sa fille X. et son mari L. avaient gagné une somme fantastique au loto, qu'ils avaient désormais un tas de dollars à ne pas savoir qu'en faire et qu'ils partaient tous, enfants et animaux compris, dans un grand voyage à travers l'Europe et qu'ils allaient même passer par Lviv, et qu'ils auraient dans ce Lviv une montagne de cadeaux pour nous si nous leur écrivions immédiatement ce que nous voulions.

Je pense que nous voulions tout. L'URSS de 1977 était un pays extrêmement pauvre, sillonné en long et en large par

d'interminables et agressives queues pour tout et n'importe quoi. Formuler ses vœux de cadeaux équivalait à établir un catalogue universel, des boutons aux limousines. Par conséquent, Irena Karlivna a répondu fièrement que nous n'avions besoin de rien, que nous avons tout, que nous voulions juste les voir et que le reste n'avait aucune espèce d'importance, car rien ne nous étonnerait et ne nous achèterait.

De manière générale, les sœurs s'écharpaient de temps à autre dans leur correspondance sur le terrain idéologique. Par exemple, lorsque l'équipe de hockey soviétique avait écrasé l'équipe américaine 16 à 1, Irena Karlivna avait consacré à cette victoire un passage triomphalo-sarcastique. Ce à quoi sa sœur Odarka avait répondu à juste titre que les Soviétiques devraient avoir le triomphe modeste, car ils avaient mis en pièces une équipe d'amateurs, de pauvres étudiants d'une équipe universitaire. Et si ç'avaient été les pros de la NHL ?

Pendant, les pros de la NHL ont également été écrasés peu de temps après. Avec un résultat certes moins spectaculaire, mais au terme d'un « combat égal entre des adversaires dignes l'un de l'autre ». Je ne me rappelle pas si les Detroit Red Wings avaient pris part à ces batailles de glace. Mais les Philadelphia Flyers, sûrement. Bien qu'il ne soit pas question de Philadelphie ici.

Dans la lettre susmentionnée d'Irena Karlivna, il y avait une feuille à part, la mienne. Car j'étais le seul à avoir des désirs concrets et convaincants quant aux cadeaux : des disques vinyles longue durée. J'ai fait fi des convenances et je me suis lâché : j'en ai commandé six. Ma liste se présentait comme suit :

1. JETHRO TULL – *Songs From The Wood*.
2. EMERSON, LAKE & PALMER – *Works*, volume 1.
3. ELECTRIC LIGHT ORCHESTRA – *A New World Record*.
4. PINK FLOYD – *Animals*.
5. BOSTON.
6. EAGLES – *Hotel California*.

L'avant-dernier, c'était celui avec *More Than a Feeling* et *Smokin'*. Le dernier me fait un peu honte, mais impossible de cacher la vérité, il y était. Et je l'ai bien reçu, comme les cinq autres.

En d'autres termes, tout cela a bien eu lieu : sous la chaleur de juillet, à Lviv (j'étais en train de passer mes examens d'entrée à l'Institut de polygraphie), d'une démarche mal assurée de traîtres à la patrie, maman et moi nous sommes approchés de l'hôtel *Intourist* (au diable l'hôtel *George* – c'était l'*Intourist* !) : nous avons un rendez-vous important – en bas, dans le hall. Nous n'entrerons pas dans la chambre, car elle est truffée de micros. Nous ne resterons pas longtemps dans le hall non plus, car tout est surveillé. Nous discuterons avec eux dans leur voiture. Car nous sentons que l'on nous surveille. De fait, tout le monde nous surveillait : le service de l'hôtel, la police, les petits trafiquants, les KGBistes, les paysannes en foulard, les femmes de ménage, les balayeurs de rue et les coursiers. Nous avons échappé à grand-peine à leurs griffes avec mes six albums de bonheur.

\*

Bien des années se sont écoulées depuis, plus même que le nombre d'années que j'avais vécues jusqu'à ce jour, et le voilà, Detroit. C'est arrivé aux environs de Noël, un voyage imprévu de dix heures en van depuis la Pennsylvanie et notre non moins inattendue apparition à Warren. C'était la première note dissonante : notre famille ne vivait pas à Detroit même, mais au nord. Comme on dit chez nous, « sous Detroit ». Pourquoi avais-je toujours imaginé leur appartement très haut, au sommet d'un gratte-ciel ? Au-dessus de Detroit et non en dessous ?

Cela faisait bien longtemps que ma mamie Irena Karlivna n'était plus de ce monde, ni aucune de ses sœurs, y compris celle qui écrivait dans ses lettres « Ce monde n'est pas pour moi ».

Ses lettres transpiraient la peur. Elle avait toujours peur, pour elle, pour ses proches et connaissances. Je percevais probablement cet état quand ma grand-mère lisait à voix haute des extraits horribles de ses lettres sur la 12<sup>e</sup> Rue, les têtes coupées et le culte vaudou. C'est aussi pour cela que je me réjouissais de ce hasard de ne pas vivre en Amérique.

Le thème permanent de ces lettres était la criminalité, omniprésente et invincible. Dans ce domaine, Detroit a détenu la palme pendant des décennies, et, comme on dit, avait gagné

sa triste réputation. Il a même reçu le titre de « Capitale des tueurs » dans la catégorie des villes américaines de plus de 500 000 habitants. Dès lors, dans les lettres il y avait plein de fusillades, de drogues, de corps non identifiés, de viols et de maisons incendiées. Quant à l'héroïne, dans ses lettres, elle était vendue à chaque coin de rue.

\*

Un jour, le gentil L., le même mais avec vingt-trois ans de plus, a cédé devant notre insistance et, en grommelant de désapprobation, nous a tout de même conduits *en ville*. Il a tenté, prévoyant, de se contenter de Riverfront et de Belle Isle. L'île gisait offerte à la neige et au soleil, encore décorée de Santa Claus et de lampions, dans le silence absolu d'une journée de fête, si ma mémoire est bonne, au lendemain de Noël. Nous regardions l'aveuglante côte canadienne et le ciel bleu, mais nous voulions plus. Nous voulions passer de la ville blanche à la noire, de la neige à la cendre, voilà ce qui nous faisait envie. L. avait longuement résisté, mais nous avons eu gain de cause.

Maintenant, enfin, au sujet de Detroit. Le soleil commençait à se coucher lorsque nous sommes entrés dans les quartiers sud-est de la vieille ville. Je ne sais pas à quel point cette notion européenne convient à des villes d'Amérique. Quoi qu'il en soit, elle allait comme un gant au vieux Detroit. Il était, effectivement, vieux, anéanti et complètement abandonné. « La dernière famille blanche est partie il y a douze ans », a commenté L., marquant son manque d'envie de s'arrêter et de sortir du véhicule fermé à double tour. Nous roulions lentement dans la rue, l'une des rues de la ville, suppliant de temps à autre L. de nous laisser sortir ne serait-ce que quelques minutes. Il le faisait à contrecœur, nous rappelant à chaque fois l'approche du dîner où deux dizaines d'invités nous attendaient. Nous n'avions pas le droit d'arriver en retard.

Nous nous pressions et nous agrippions à la moindre occasion.

Nous aurions aimé arpenter cette ville encore et encore, prendre des photos de chaque pierre léchée par le feu, chaque jardin abandonné et chaque arbre devenu sauvage, mais aussi

de toutes les terrasses et porches détruits, les tours à moitié décapitées, et chaque graffiti, chaque mur et toutes les portes condamnées des pavillons pourris – mais la pénombre est tombée avec une précipitation typique du mois de décembre, et à travers les fenêtres des ruines qui nous semblaient l’instant d’avant abandonnées à tout jamais a commencé à apparaître la lumière. On aurait dit des reflets de feu, lorsque l’on brûle les derniers meubles. Ils étaient à l’intérieur et suivaient chacun de nos gestes, sans jamais nous quitter du regard.

Nous sommes partis pour ne jamais revenir.

Ce monde était effectivement pour eux.

## Drohobytch, 2007

Le pétrole n'est pas un don de Dieu, il est sa drogue. Aussi immenses soient ses gisements, ils seront épuisés au moment le plus insoutenable. S'ensuivra une paralysie éternelle, ou tout du moins quelque chose d'approchant. Le pétrole pervertit toute l'économie, et avec elle sa superstructure (faut-il croire Marx une seconde ?) par ses croissances fantastiques. En ce sens, le pétrole est véritablement de l'or, mais de l'or noir. Dans ce même sens, l'or blanc n'est point le sel, mais la cocaïne.

L'approche de Drohobytch laisse apparaître les stigmates de son épanouissement pétrolier : gonflée en un instant par le capital et submergée par l'afflux d'un fric incontrôlé à la californienne, la bourgade a décidé brusquement de se transformer en une ville (d'aucuns diraient en une ville et demie), avec des maisons luxueuses totalement éclectiques, des villas, des palazzi, de petits théâtres, des restaurants, des clubs, des maisons closes. Et à côté, Boryslav rit d'un rire sardonique<sup>1</sup>... Grâce à lui, on sait surtout que c'est un enfer. C'est pourquoi il n'arrête pas de rire. Car que reste-t-il d'autre à l'enfer ?

Derrière ces visions se cachent quelques sources. Disons que la prose à la Zola d'Ivan Franko n'y est pas pour rien, mais elle s'ajoute à ma propre perception, corrompue par les vieux films.

Toutefois, il existe aussi des témoignages plus objectifs.

En 1914 (pas *après*, mais bien *avant*, sinon cela n'aurait aucun sens), la nouvelle édition d'un gros guide a paru avec le sous-titre « L'Europe centrale et orientale (Russie, Autriche-Hongrie,

---

1. Référence au roman d'Ivan Franko, *Boryslav rit*. (N.d.T.)

Allemagne et Suisse) ». L'auteur de cet ouvrage, le consciencieux et éminent docteur Mieczysław Orłowicz, a consacré à Drohobytch un seul et unique paragraphe sur un demi-millier de pages, mentionnant 38 000 habitants, « essentiellement des Juifs », l'hôtel *Roma* et un restaurant au nom peu sympathique, celui de son propriétaire, *Leperd*. Puis quelques mots sur la « grande industrie » et l'usine de transformation du pétrole (la langue polonaise possède un mot bien plus beau que l'ukrainien : la « raffinerie », comme s'il s'agissait de sucre). Cette usine, la plus grande de l'Empire austro-hongrois, était ouverte aux touristes. Et la note d'Orłowicz s'achève sur l'évocation des lieux de culte, comme on dit aujourd'hui (à ne pas confondre avec les films ou les livres cultes !) : une cathédrale gothique du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle et « trois belles et élégantes églises en bois, Saint-Georges, Sainte-Croix et Sainte-Parascheva ». Étrangement, pas un mot sur la plus grande synagogue de Galicie.

Je me souviens du moment où nous sommes entrés sous ses voûtes en ruine. Et comment une nuée affolée d'oiseaux inconnus a jailli au-dessus de nos têtes.

Mais n'en parlons pas. Leur place est dans *Les Oiseaux* de Bruno Schulz.

On soulignera ici autre chose : à l'époque du Pétrole, Drohobytch abritait la plus grande raffinerie d'Autriche et la plus grande synagogue de Galicie. Et ces deux réalités sont très étroitement liées.

\*

Les données statistiques de la composition ethnique de la population ne sont, parfois, qu'une épitaphe cachée derrière les chiffres. Parfois, un cri bloqué dans la poitrine. « Parfois », ici, n'est pas tant un adverbe de temps que de lieu. « Parfois » veut en réalité dire : en Europe centrale et orientale.

L'année 1869 constitue une sorte de césure entre l'époque du sel et l'époque du pétrole : la population de la ville atteint presque 17 000 habitants dont 29 % d'Ukrainiens, 5 % de moins de Polonais, et près de 48 % de Juifs, autrement dit, presque la moitié. Soixante-dix ans plus tard, en 1939 (bien entendu *avant*, pas *après*), la population a doublé (34 500 habitants), mais les proportions ethniques demeurent